

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA MUSIQUE ET LES NOELS POPULAIRES

On parlait un jour de musique religieuse dans une réunion où je me trouvais avec M. Antoine Plamondon, le doyen de nos artistes-peintres, qui, âgé aujourd'hui de plus de quatre-vingt-dix ans, a conservé tout l'enthousiasme, toute l'ardeur artistique d'un jeune homme :

—“ La musique religieuse, me dit-il. . . mais est-ce que toute musique n'est pas religieuse ? ”

Pour toute réponse je me contentai de regarder l'excellent vieillard avec admiration. Sans le savoir, il venait de faire l'éloge le plus complet de son propre caractère.

La musique, ce merveilleux et poétique langage, cet art charmant et “ dangereux ”, comme a dit madame Bourdon, a une puissance étonnante pour exprimer les sentiments du cœur humain, avec leurs nuances infinies, leurs délicatesses subtiles et inconscientes, et elle sait en développer l'intensité à un degré extraordinaire ; mais elle est impuissante à exprimer une idée spéculative, un raisonnement ou une argumentation. A vrai dire elle n'a aucun sens absolument déterminé et précis. C'est là sa faiblesse et c'est là aussi sa force. La même mélodie peut à la fois faire verser des larmes de joie et des larmes de douleur, et les sons de l'orchestre qui jettent l'ivresse dans l'âme du danseur peuvent, au même moment, inspirer une dévotion plus vive et plus tendre à l'humble religieuse qui, non loin de la salle du bal, passe la nuit au chevet d'un mourant.

Pour une âme qui vit constamment sous le regard de Dieu, toute musique peut avoir un côté religieux, de même que, pour une âme perverse, toute musique peut contenir un ferment dangereux et malsain. Mais trouver tout bon ou tout mauvais dans la musique, en général, serait l'indice d'une absence d'éducation musicale à peu près complète.

A proprement parler les non initiés absolus ne trouvent dans la musique que l'expression de deux sentiments, : la tristesse et la joie, lesquels peuvent développer et accroître à un très haut degré les autres sentiments, bons ou mauvais, préexistants dans l'âme. Chez les initiés, au contraire, la musique fait naître la plus grande diversité d'impressions. La mélodie, avec ses notes appellatives, ses cadences, son *parallelisme*, dont les compositeurs modernes cher-

chent trop à s'affranchir ; l'harmonie, avec ses accords consonnants et dissonnants et les artifices ingénieux des retards dans la résolution d'une ou de plusieurs de leurs parties ; le rythme, avec ses élans et ses chutes, ses temps forts et ses temps faibles, ses syncope, ses points d'orgue, ses divers genres de mesures, ses mouvements, tantôt lents, tantôt précipités, sont pour le musicien l'objet d'études attrayantes en même temps que la source d'inexprimables jouissances et d'impressions variées.

J'ai dit plus haut que la musique n'est pas, à proprement parler, le langage de l'âme intellectuelle, et que ses accents enivrants et poétiques n'ont pas le sens circonscrit, déterminé, de la parole, écrite ou parlée. Cela explique sans toujours les justifier, ces substitutions de paroles sur un chant particulier, ces arrangements après coup dont on est si coutumier dans les maîtrises.

Rarement une mélodie moderne se prête à ces sortes d'adaptations et de transformations ; mais j'avoue qu'une mélodie antique, même si elle se chantait à l'origine sur des paroles profanes, peut souvent recevoir des paroles religieuses sans que le bon goût ait à en souffrir. C'est que l'emploi excessif des dissonances et l'abus des effets rythmiques ont donné un tel cachet d'agitation à notre musique moderne que, grâce au contraste, toute musique ancienne nous paraît aujourd'hui calme et reposante, et que l'air d'une joyeuse chanson d'autrefois peut maintenant nous faire l'effet d'un cantique. Si, après cela, on écrit des paroles pieuses sur cette mélodie ancienne, et si l'on chante cette mélodie dans une église, le jour de Noël, par exemple, les délicats eux-mêmes ne trouveront peut-être rien à redire, tant il est vrai que, dans l'état actuel de l'art musical, les formes archaïques favorisent singulièrement l'expression des sentiments religieux.

L'abbé Daulé, un des prêtres que la révolution française du siècle dernier a jetés sur les plages canadiennes, a publié un gros volume de cantiques, avec musique, dont quelques-uns se chantent sur des airs de chansons plus ou moins triviales que lui avaient fait connaître, paraît-il, des ouvriers, des artisans ou des cochers de place de Québec. Le bon " Père Daulé ", comme on l'appelait, notait les airs, faisait parfois une remontrance au chanteur, puis adaptait des paroles pieuses à l'air de la chanson profane. Un peu plus tard, les chansons, transformées en cantiques, faisaient résonner les voûtes de la cathédrale de Québec. Les fidèles souriaient peut-être un peu, dans les

premiers temps, mais aujourd'hui les couplets par trop vulgaires sont oubliés et les cantiques seuls subsistent. On les chante sans penser à leur origine, de même qu'à Rome on peut entrer dans les églises du Panthéon et de *Santa Maria sopra Minerva* sans songer aux héros de l'antiquité ou aux rêveries de la théogonie païenne.

On connaît le pieux cantique de Noël : *Dans le silence de la nuit* ; il se chante sur un air antique et charmant, et il a sans doute inspiré bien des sentiments de dévotion. J'hésite après cela à dire au lecteur que l'air de ce cantique, tel qu'indiqué par le Père Daulé, était primitivement celui d'une chanson à boire !

L'air si connu de *Nouvelle agréable*, est de provenance identique. Il a pour auteur Wolfgang Amédée Mozart, rien de moins.

Mais la plupart de nos airs de noëls canadiens n'ont pas cette origine profane, ou du moins une origine aussi profane. Quelques-uns, d'une naïveté très puérile et très fantaisiste, ne sont pas chantés dans les églises. Ceux-là sont ordinairement peu connus. Parmi les anciens cantiques de Noël, trois surtout sont chantés dans nos fêtes religieuses : *Ça bergers assemblons-nous*,—*Nouvelle agréable*,—*et Dans cette étable*.—Ce dernier, dont voici les paroles, a été composé par Fléchier,—Esprit Fléchier, évêque de Nîmes, l'auteur illustre de l'oraison funèbre de Turenne :

Dans cette étable,
Que Jésus est charmant !
Qu'il est aimable
Dans son abaissement !
Que d'attraits à la fois !
Non, les palais des rois
N'ont rien de comparable
Aux beautés que je vois
Dans cette étable.

—
Que sa puissance
Paraît bien en ce jour,
Malgré l'enfance
De ce Dieu plein d'amour !
L'esclave est racheté ;
Et tout l'enfer dompté
Fait voir qu'à sa naissance
Rien n'est si redouté
Que sa puissance.

—
Plus de misère :
Jésus s'offrant pour nous

D'un Dieu sévère
 Apaise le courroux.
 Pour sauver le pécheur,
 Il naît dans la douleur ;
 Pouvait-il, ce bon père,
 Unir à sa grandeur
 Plus de misère.

S'il est sensible,
 Ce n'est qu'à nos malheurs ;
 Le froid horrible
 Ne cause point ses pleurs.
 Après tant de bienfaits,
 Notre cœur, aux attraites
 D'un amour si visible,
 Doit céder désormais,
 S'il est sensible.

Que je vous aime !
 Peut-on voir vos appas,
 Beauté suprême,
 Et ne vous aimer pas ?
 Ah ! que l'on est heureux
 De brûler de ces feux
 Dont vous brûlez vous-même !
 Ce sont là tous mes vœux :
 Que je vous aime !

Charles Gounod vient de publier un Noël en langue anglaise sur l'air du cantique *Dans cette étable*, avec des intermèdes pour orgue d'un grand effet. L'air du cantique proprement dit est à peu près semblable au nôtre, seulement il est écrit dans la mesure à six-huit, tandis que notre version canadienne est chantée le plus souvent à quatre temps.

Un Noël du Languedoc : *Les anges dans nos campagnes*, est aussi connu par toute la province.

Le Père Lambillotte a publié deux cantiques de Noël très pieux, d'une forme plus moderne, qui se chantent également dans nos églises canadiennes : *Au saint berceau qu'entourent mille archanges, et O divine enfance de mon doux Sauveur !* Ce dernier faisait partie du répertoire du chœur de l'église paroissiale de Montréal, il y a quarante ans. Les membres de ce chœur étaient choisis parmi les élèves du collège de Montréal ; ils avaient pour directeur le bon abbé Barbarin, dont la voix admirable faisait les délices des fidèles. Après ce

long espace de temps que je viens d'indiquer, il me semble entendre encore cette belle et onctueuse voix répéter avec ferveur :

O divine enfance
De mon doux Sauveur !
Aimable innocence
Tu ravis mon cœur.
Que dans sa faiblesse
Il paraît puissant !
Ah ! plus il s'abaisse,
Et plus il est grand !

Descendez, saints anges,
Venez en ces lieux ;
Voyez dans ces langes
Le Maître des Cieux !
Qu'elles ont de charmes
Aux yeux de ma foi
Ces premières larmes
Qu'il verse pour moi !

.....
.....

Il y a un peu plus de trente ans, Adolphe Adam a publié son " cantique de Noël " si connu et si populaire dans nos villes. C'est une heureuse composition, simple, ample, distinguée, dont les modulations sont naturelles et d'où s'exhale un véritable parfum de piété. Je l'ai entendu chanter pour la première fois, par une délicieuse voix d'enfant, dans la grande église Saint-Roch à Paris, en 1857. Les paroles, dues à Marie Cappeau, en sont aussi fort belles.

Mademoiselle Augusta Holmès,—dont le nom véritable est miss Holmes, une Irlandaise,—qui a acquis une certaine notoriété à cause de la cantate couronnée qu'elle a fait chanter à l'inauguration de la tour Eiffel, a publié, il y a quelques mois à peine, un Noël que je pourrais appeler un Noël de salon. La mélodie en est écourtée, mais délicate et originale. Les paroles, qui ressemblent à la musique, sont d'une naïveté d'emprunt très parisienne. C'est une simple blquette fantaisiste et gracieuse, qui se termine par un mot d'amour, un souhait de jeune fille :

Trois anges sont venus ce soir
M'apporter de bien belles choses ;
L'un deux avait un encensoir,
L'autre avait un chapeau de roses,

Et le troisième avait en main
 Une robe toute fleurie
 De perles, d'or, et de jasmin,
 Comme en a Madame Marie !
 Noël ! Noël !
 Nous venons du ciel
 T'apporter ce que tu désires,
 Car le bon Dieu
 Au fond du ciel bleu
 Est chagrin lorsque tu soupîres !

— Veux-tu le bel encensoir d'or,
 Ou la rose éclore en couronne ?
 Veux-tu la robe, ou bien encor
 Un collier où l'argent fleuronne ?
 Veux-tu des fruits du paradis
 Ou du blé des célestes granges ?
 Ou, comme les bergers jadis,
 Veux-tu voir Jésus dans ses langes ?
 Noël ! Noël !
 Retournez au ciel,
 Mes beaux anges, à l'instant même ;
 Dans le ciel bleu
 Demandez à Dieu
 Le bonheur pour celui que j'aime !

Nous sommes bien loin de Fléchier.

Si, de la capitale de la France, nous nous transportons dans les vastes forêts qui séparent la province de Québec de la baie d'Hudson, nous trouvons des sauvages chrétiens, évangélisés par nos missionnaires, chantant des cantiques en langue indigène sur des airs français pendant la nuit de Noël, " la nuit où l'on ne dort pas. " Tous les sauvages montagnais, peur ne parler que d'une seule tribu, savent lire et chanter *la prière*.

Les Hurons sédentaires de la Nouvelle-Lorette, près de Québec, chantent un très beau Noël en leur langue d'autrefois : *Jes88 ahatonnia* ! (Jésus est né !) dont l'origine remonte au temps des glorieuses et sanglantes missions de la péninsule huronne. Les paroles en sont consignées dans un manuscrit du Père Chaumonot, et l'on suppose qu'elles sont du Père de Brébeuf, l'apôtre-martyr, ou du Père Ragueneau, deux linguistes. L'air en est très populaire, parmi la tribu. C'est une simple mélodie à deux temps, dans le mode mineur, ou, plus exactement, dans le premier mode plagal de la tonalité grégorienne, et d'allure toute française.

On chantait autrefois, dans l'ancienne et dans la nouvelle France, des noëls nationaux, des noëls politiques, des noëls badins, à côté des noëls religieux. Ceux-ci se divisaient en deux classes : les uns se faisaient entendre dans les églises, et ne s'écartaient guère des données du Nouveau-Testament ; les autres se chantaient au foyer domestique, et la fantaisie y avait une plus large place.

Le noël suivant semble appartenir à cette dernière catégorie :

—D'où viens-tu, bergère,

D'où viens-tu ?

—Je viens de l'étable,

De m'y promener ;

J'ai vu un miracle

Qui vient d'arriver.

—Qu'as-tu vu, bergère,

Qu'as-tu vu ?

—J'ai vu, dans la crèche,

Un petit enfant

Sur la paille fraîche

Mis bien tendrement.

—Rien de plus, bergère,

Rien de plus ?

—Saint' Marie, sa mère,

Lui donnant du lait,

Saint Joseph, son père

Qui tremble de froid.

—Rien de plus, bergère,

Rien de plus ?

—Y a le bœuf et l'âne

Qui sont par devant,

Avec leur haleine

Réchauffent l'enfant.

—Rien de plus, bergère,

Rien de plus ?

—Ya trois petits anges

Descendus du ciel,

Chantant les louanges

Du Père éternel.

Ce noël est bien connu dans les familles canadiennes. Les petits enfants aiment son joli air, simple et doux. Le dialogue qui se poursuit de couplet en couplet les intéresse, et leur imagination s'exalte au récit de ce Dieu qu'adorent les grands parents comme les petits enfants, ce Dieu qui a tout fait, tout : le beau ciel étoilé, le grand fleu-

ve, la haute montagne couverte de neige, et qui cependant veut naître pour nous dans une étable ! Le bœuf, dont, ordinairement, ils n'osent pas trop approcher, et l'âne, qu'ils ne connaissent que de nom, sont deux personnages qui, à leurs yeux, embellissent singulièrement le tableau.

Un auteur qui n'a pas toujours été aussi bien inspiré, Michelet, a écrit excellemment, à propos des noëls populaires :

“ Il y avait alors dans l'Eglise un merveilleux génie dramatique, plein de hardiesse et de bonhomie, souvent empreint d'une pué- rilité touchante Elle (l'Eglise), quelquefois aussi, se faisait petite ; la grande, la docte, l'éternelle, elle bégayait avec son enfant ; elle lui traduisait l'ineffable en pué- riles légendes. ”

Les chants de Noël, qui reviennent chaque année, à la même date, sanctifier le foyer canadien, font plus que nous rappeler les suaves impressions de l'enfance : ils nous montrent l'humble crèche d'où Jésus “ prêche ” à notre orgueil ; ils pénètrent notre esprit des immortelles espérances qui doivent illuminer la pensée de tout chrétien, et nous font tomber à genoux devant le Rédempteur.

ERNEST GAGNON

Québec, 20 décembre, 1891.

ARGENT ET LITTÉRATURE

Le numéro de novembre des *Etudes religieuses*, contient, sous le titre de *Le siècle des pensions*, la suite du travail du P. Delaporte : *Argent et Littérature* (1)

L'auteur montre, par des citations historiques multipliées, comment au dix-septième siècle, qu'il appelle *Siècle des pensions*, les gens de lettres, grâce aux nombreuses pensions qui leur étaient servies, avec régularité et intelligence, par des particuliers ou par l'Etat ; comment les gens de lettres se trouvaient à l'abri de la triple gueuserie matérielle, littéraire, morale, signalée dans l'article sur le dix-neuvième siècle.

Le P. Delaporte ne prétend pas qu'il faille revenir au régime des pensions littéraires, " ce qui serait vouloir l'impossible " ; il ne prétend pas davantage que " cet état de chose soit le meilleur dans le meilleur des mondes " ; il espère—et il arrive à son but—" prouver qu'au triple point de vue matériel, littéraire, moral, la condition des gens de lettres au dix-septième siècle était préférable à celle d'aujourd'hui

" Aujourd'hui on écrit pour vivre et pour faire fortune ; pour vivre et pour faire fortune on prend tous les moyens, même les pires. On écrit au hasard de la plume, sans se donner le loisir de la pensée, et suivant les caprices de la foule qui paye et qui veut, pour son argent être amusée ou corrompue. Au siècle des pensions, grâce aux pensions, les gens de lettres se trouvaient à l'abri de ces préoccupations mesquines, à l'abri de tentations désastreuses pour leur gloire d'écrivains, pour leur honneur d'hommes et de chrétiens. Et grâce aux pensions, ils avaient du temps, ils pouvaient soigner leurs œuvres sans se piquer d'une folle vitesse. Ils travaillaient sous les yeux, pour le plaisir et aux gages d'une société polie, sans être condamnés à écrire " pour le charme de la canaille ".

L'ancien régime—celui des pensions, a dit M. Roger Ballu, inspecteur des beaux-arts sous la troisième République, " était plus favorable au développement des arts que notre organisation démocratique. La pension du roi n'enrichissait pas l'artiste ; mais elle lui

(1) *Revue* de novembre.

permettait d'attendre l'inspiration, de travailler à son loisir. Elle ne l'astreignait pas aux besognes à jour fixe que nous bâclons, nous autres, pour payer notre boucher et notre terme. L'ancien régime rendait peut-être l'artiste plus dépendant ; il faisait l'art plus libre. " Ces conclusions, dit le P. Delaporte sont conformes aux nôtres, sauf qu'elles laissent de côté le point le plus important, qui est la moralité de l'artiste. Nous admettons même le *peut-être* de la fin. Le littérateur était plus dépendant ; mais sa dépendance n'était pas l'esclavage ; elle n'amointrissait point la dignité de l'homme de talent ; elle lui permettait même de tenir un rang dans la société, et dans la société la plus choisie, à la cour et à la ville. Elle lui garantissait non-seulement les protecteurs les plus distingués, mais aussi une élite d'admirateurs et de lecteurs. . . .

" Il n'est pas un littérateur de quelque mérite (je dis pas un) qui n'ait éprouvé les rayons de quelque astre favorable ou de quelque "grand Luminaire," comme Furetière nomme le cardinal de Richelieu.

" Tout homme de qualité quelque peu accomodé des biens de la fortune, tout grand seigneur qui avait ses entrées à la cour, ou même aux carrosses du roi—et des rentes—jouait au Mécène, se faisait un devoir de nourrir et entretenir un ou plusieurs favoris d'Apollon. Ainsi des dames de haut parage. La plupart du temps, les faveurs pécuniaires étaient accompagnées d'un titre qui en rehaussait le prix. On était lecteur, bibliothécaire, secrétaire,—ou s'il s'agissait d'un prince, d'une princesse—secrétaire des commandements, gentilhomme ordinaire, ou simplement on était à Monsieur, à Monseigneur un tel : Corneille écrivait à Richelieu : " J'ai l'honneur d'être à Votre Eminence. " On était sans aucun titre spécial, l'hôte, le commensal d'un personnage ; ainsi La Bruyère, avant de devenir l'un des gentilshommes du prince de Condé, habitait chez M. le Duc, avec mille écus de pension. Marguerite de Lorraine, duchesse douairière d'Orléans, hébergeait La Fontaine, en qualité de gentilhomme servant ; Mme de La Sablière l'admit chez elle sans tant de cérémonie : " J'ai congédié tout mon monde, disait-elle un jour gaiement ; je n'ai gardé que mon chien, mon chat et mon La Fontaine. " La Fontaine faisait partie du mobilier.

" Presque toujours les fonctions ci-dessus énoncées étaient lucratives ; plus lucratives même que ne l'est aujourd'hui celle de poète lauréat près de Sa Majesté britannique ; les mille écus de La

Bruyère chez M. le Duc, les trois mille livres de Saint-Amand chez la reine de Pologne, dépasseraient actuellement de bien loin les cent vingt-sept livres sterling que reçoit par an lord Tennyson. Il est vrai qu'il reçoit en sus une barrique de vin de Xérès : les Anglais, peuple positif, savent que le vin ne fut jamais chose inutile ou désagréable au génie ; le vin est inspirateur ; Horace l'a dit :

“Fecundi calices quem non facere disertum ?”

A part des érudits qu'il y a sans doute, on n'a guère qu'une idée fort vague de l'intérêt que portaient aux littérateurs et aux artistes, les “Mécène fameux” du dix-septième siècle. “En tête, les princes protecteurs nés des bonnes lettres, des beaux arts et des gens de talent ; puis tout à côté d'eux, les ministres qui travaillaient, au nom et par ordre du roi, au bonheur des peuples.”

Comme il serait difficile d'analyser la partie de l'étude du P. De-la-porte, laquelle nous occupe aujourd'hui, des citations, quoique abrégées et parfois modifiées, mettront suffisamment en lumière la générosité et les bontés de ces Mécènes à l'égard des gens de talent et de mérite.

“ Tallemant appelle Henri IV un prince *ménager*.” Tallemant, qui parle souvent en l'air, impute à défaut à Henri IV, la qualité que Sully admirait. “ Il a si bien su ménager ses affaires ” que malgré les guerres qui avaient ruiné la France et le roi, les pensions et les dons “ qu'il faisait, montaient chaque année à trois millions, dont une grande partie était pour les gens de lettres qui avaient le plus de réputation et de mérite ; il ne leur refusait pas les moyens de “ mettre la poule au pot ”. Ainsi, à Mathurin Régnier, en 1606 “ une pension de deux mille livres ; outre une abbaye de cinq mille livres de rentes. A court d'argent ou de bénéfices, Henri IV confiait les poètes à ses amis ; par son ordre, son grand écuyer, le duc de Bellegarde, prit Malherbe en sa maison, l'admit à sa table, lui assura mille livres de pension et lui entretint un domestique et un cheval.

“ La reine Marie de Médicis, régente pendant la minorité de Louis XIII, fut une princesse “ grande et magnifique ”, d'un accès facile aux savants écrivains. . . . Malherbe, entre autres, obtint d'elle une pension de cent cinquante livres.

“ Sans doute Louis XIII eut le malheur d'être éclipsé par son ministre en fait de générosité à l'égard des gens de lettres. Toutefois les pensions octroyées par Richelieu, étaient ratifiées par le roi, qui, de son côté, en accordait de son propre mouvement.

“ Malherbe nous apprend, dans une de ses épîtres en prose, que pour un sonnet, “ Louis XIII lui fit bâiller sur-le-champ cinq cents écus : ” un peu plus de cent livres par vers. Louis XIII ne négligeait point les étrangers qui s'employaient à honorer la France ; c'est ainsi qu'il assura une pension de deux mille livres au grammairien savoyard, M. de Vaugelas, qui s'appliquait de tout son pouvoir à la perfection de la langue française.

“ Mais comme chacun sait, Louis le Grand, qui a donné son nom aux dix-septième siècle littéraire, devait grandement aller au-delà des libéralités de Louis le Juste. Le génie français, en un siècle qui, selon le mot de Bossuet, fut si beau, rencontra deux bienfaiteurs incomparables : un cardinal et un roi. Le cardinal fut, par ordre de date, le premier ; il conquit royalement le titre de “ Cardinal généreux ”. Malherbe encore en fit l'épreuve ; et sur ses vieux jours, il saluait le cardinal *demi-dieu*, l'unique bienfaiteur des Muses de France.

“ Le marquis de Racan disait à Richelieu, dans une ode, au nom de tout le Parnasse français :

Nous tenons de toi la richesse
Q'on cherchait en vain sur Permesse
Au siècle ingrat de nos Ayeux

Quel que soit ici le ton hyperbolique de l'auteur des *Bergeries*, “ la vérité est que sous le règne de Richelieu, les finances étaient en bon état dans la république des lettres. ”

Citons quelques exemples : “ Corneille avoue qu'il a été comblé des “ bienfaits ” de Son Eminence. Corneille était un des cinq auteurs choisis et nourris par le cardinal ; les quatre autres étaient Boisrobert, Colletet, de L'Estoile, Rotrou.

“ Chapelain, très illustre en ce temps-là, parce qu'il avait eu le bon sens de ne commettre qu'une *Ode* passable, fut un des privilégiés du généreux ministre. Un jour que, par modestie, Chapelain hésitait à signer le prologue des *Tuileries*, dont il avait seulement retouché quelques phrases. : “ Prêtez-moi votre nom en cette occasion, lui dit Richelieu ; en quelque autre, je vous prêterai ma bourse. ” Pour Chapelain qui aimait l'argent, l'argument était sans réplique.

Louis XIII, nous l'avons vu, avait accordé deux mille livres de pension à M. de Vaugelas ; il arriva qu'on ne les lui payait plus. Boisrobert en, informe le cardinal, qui fait aussitôt rétablir la pension.

Vaugelas accourt chez son bienfaiteur pour le remercier. Le Cardinal, dit Titon du Tillet, en le voyant entrer dans sa chambre, s'avança avec cette majesté douce et riante qui l'accompagnait presque toujours et s'adressant à lui : " Hé bien, Monsieur, lui dit-il, vous n'oublierez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de *Pension*." Sur quoi M. de Vaugelas, lui faisant une révérence fort profonde, répondit : " Non, Monseigneur, et moins encore celui de *Reconnaissance*."

" N'est-ce pas un temps heureux que celui où l'on parlait cette langue et où l'on avait l'occasion d'exprimer de tels sentiments à de tels hommes !"

Le tout puissant prélat qui courbait ou fauchait les têtes trop altières de la noblesse, ne refusait point ses faveurs aux hommes de roture qui annonçaient du talent ; il donna une pension à maître Adam, le menuisier-poète de Nevers et lui fit obtenir un brevet pour le transport des eaux de Pougues. Ces eaux minérales rapportèrent probablement à l'auteur des *Chevilles* un peu plus que les flots d'Hippocrène. "

Mézeray s'était enfermé au collège de Sainte-Barbe pour réunir les matériaux d'une Histoire de France. Richelieu apprend que l'excès du travail compromet la vie du jeune érudit ; " sur-le-champ, il lui envoie cinq cents écus d'or dans une bourse ornée de ses armes. "

" Les femmes savantes trouvaient aussi aide et protection efficace ; Mlle de Gournai dédie à Richelieu son édition des *Essais* de Montaigne. Richelieu répond à la dédicace par une pension du roi. "

" Le ministre libéral qui encourageait si princièrement les fils du Parnasse et qui goûtait les louanges discrètes qu'on lui rendait en guise de rentes, ne pouvait souffrir la quémanderie et proscrivait des Etats d'Apollon la mendicité littéraire."

Après la mort de Richelieu, à une époque où la France avait à soutenir tant de combats et de gloire, le chiffre des pensions dont il avait grevé le budget de l'Etat parut exorbitant ; et, pour un temps qui ne durera guère, on les supprima ou on les réduisit.

Mazarin quoi qu'on en ait dit, faisait grand plus grand même que Richelieu, quand il était en goût.—Bensserade chantait avec raison que son Pégase avait été mis à un bon râtelier par Mazarin qui d'ailleurs entretint abondamment le fourrage dans les râteliers des autres *Chevaux Ailes*.

Cependant Mazarin ne manquait point de motifs pour ne point gêner les gens de lettres, parmi lesquels plusieurs avaient dépensé leur

esprit à grossir la collection des *Mazarinades*.

“ Ce fut Mazarin qui eut le premier l'idée d'assurer des pensions régulières à tous les gens de lettres du royaume. Un des premiers sur lesquels tombèrent ses faveurs, c'est le gracieux *bagatellier* de l'hôtel de Rambouillet, M. de Voiture.

“ A mesure qu'on étudie de près le *grand siècle*, surtout des environs de 1660 aux alentours de 1695, c'est-à-dire dans toute la période des chefs-d'œuvre classiques, on rencontre partout des protecteurs, des bourses ouvertes, des mains qui se tendent vers les gens de talent et qui les encouragent un peu mieux que du geste. ”

Au début du siècle, voici : Le maréchal de Bassompierre et le duc Bellegarde, protecteurs de Malherbe ; en avançant, le duc de Richelieu, le président de Bellièvre, la marquise de Rambouillet ; le duc de Longueville ; le duc de Montausier et la duchesse sa femme ; le comte d'Harcourt ; le marquis de la Rochefoucauld ; le comte de Bussy-Rabutin ; le maréchal de Vivonne, et surtout le président Lamoignon. Autant de Mécènes.

“ L'hospitalité que Lamoignon donnait en sa villa de Bâville à l'élite des littérateurs, à Racine, Boileau, Bourdaloue, Bouhours, Rapin, et à tous autres, inspira aussi les Muses latines et françaises ; Polycrène, la fontaine de Bâville, devint synonyme de l'Hippocrène de Béotie ; mais Polycrène roulait un peu plus de paillettes d'or. ”

“ N'oublions pas les financiers. En aucun siècle, depuis qu'il y a des hommes qui écrivent et d'autres hommes qui remuent l'or et l'argent pour leur compte ou pour le compte de l'Etat, les financiers ne furent jamais aussi magnifiques qu'au dix-septième siècle, aussi enclins à solder les louanges et la gloire en espèces sonnantes. On dit et on répète chez nous, en cette fin de siècle des lumières, que les manieurs d'argent sont les maîtres du monde moderne—ce qui ne prouve pas que le monde moderne soit bien gouverné, ni qu'il ait une idée très avantageuse de ces rois de la Bourse. Les hauts financiers du dix-septième siècle ! (il ne s'agit pas ici des vulgaires *parisians*) sont, presque toujours par la naissance, et très souvent par les sentiments, des grands seigneurs. Ils eurent leurs défauts, que nous ne voulons ni oublier ni excuser ; mais tous ne furent point des *Turcaret*. Le haut financier du dix-septième siècle n'est, à coup sûr, ni l'agioteur que nous connaissons, ni le juif que nous subissons. La fortune lui permet d'avoir des courtisans : il en a, il en choisit, il les traite en prince.

“ Le nom du financier Montoron est légendaire ; Corneille l'a immortalisé en lui dédiant *Cinna* ; M. de Montoron paya cet hommage au prix de mille pistoles ; vrai cadeau royal.

“ M. de Montoron, pour une pincée d'encens qu'on lui brûlait, rendait de beaux rouleaux de métal . . .

“ De quel financier de notre temps pourrait-on en dire autant ?

Je crois que les Corneille auraient beau grelotter, le sonnet à la main, aux alentours de la Bourse, même en un jour de hausse inespérée : les seigneurs de ce pays-là ont autre chose à faire que de nourrir les gens d'esprit.

“ Mais une place d'honneur est due aux deux hommes de finance, devant lesquels pâlit l'étoile de tous les Montoron : je veux dire le surintendant Fouquet et le contrôleur général Colbert. Leur fortune fut diverse et ils furent ennemis : la *couleuvre* étreignit l'*écureuil* : mais tous deux aimèrent les gens de lettres et le leur firent bien voir.”

Parmi les pensionnés de Fouquet on trouve : Scarron, La Fontaine, Corneille, Brébeuf, Bensserade, Boisrobert, Gombault, Ch. Perrault. La liste pourrait être allongée. “ Presque tous les gens de lettres pensionnés par Fouquet se montrèrent dévoués envers le surintendant même après sa ruine.

“ Colbert tint à honneur de faire oublier Fouquet et de le remplacer comme surintendant du Parnasse. Il n'était pas lettré comme Fouquet, mais il voulut être magnifique comme Richelieu ; dès qu'un écrivain avait attiré ses regards, la pension ne mettait pas longtemps à venir ; aussitôt connu aussitôt servi : “ Ce grand ministre . . . ne savait point estimer sans récompenser.” Il tâchait de marcher en toute voie sur les brisées de Richelieu. Richelieu avait fondé l'Académie française ; Colbert fonda celle des Inscriptions et celle de Sciences ; sans toutefois cesser de faire pleuvoir sur l'Académie, française ses faveurs et ses dons

“ Le hasard a voulu que l'Académie admît dans son sein, en 1891, un ministre, et qui plus est, le président du conseil des ministres, un successeur de Colbert. Espérons qu'un jour on pourra lui rendre, sans flatterie, les mêmes témoignages qu'au plus grand des ministres de Louis XIV. ”

M. de Freycinet, en sa qualité d'ingénieur des ponts-et-chaussées a, par un autre hasard, tant de régiments d'infanterie, de cavalerie d'artillerie à embrigader et divisionner, qu'il ne saurait trouver le

loisir de jeter les yeux sur les *Etudes*. Si cela lui arrivait, il verrait que les jésuites ne lui gardent pas rancune ; tout le mal qu'il lui souhaitent, en retour de son hypocrisie à leur égard, c'est qu'il passe à la postérité aussi grand^e que le plus grand ministre de Louis XIV !

“ La gloire de Colbert en tant que protecteur des lettres, rejail-
lit toute sur Louis XIV. ou mieux elle se confond avec celle du roi ;
Colbert ne travaillait que pour son maître, sachant bien que la sor-
te il travaillait pour la France. A son maître il laissait l'honneur,
se réservant de choisir et de présenter les hommes qui devaient ray-
onner dans la gloire royale. ”

“ Ces citations, qu'il fallu couper, puis découper faute d'espace,
sont malheureusement trop incomplètes pour qu'on se représente
la quantité de bibliographies, de recueils, de dédicaces, de mémoires,
que le P. Delaporte a dû feuilleter, la plume à la main, afin de ras-
sembler les détails qu'il donne sur les protecteurs généraux et par-
ticuliers, qui, au dix-septième siècle, faisaient “ fructifier merveil-
leusement toutes les terres de la Reine-Rhétorique et de la Sœur-
Poésie. ”

A. de B.

SIEUR DE MAISONNEUVE ET LES ORIGINES DE MONTREAL

Essai lu devant l'Union catholique, le 8 novembre 1891.

Après avoir traversé le cours du Saint-Laurent et admiré son parcours de bosquets et de bocages où l'imagination semble voir l'image du bonheur voluptueusement endormi et se laissant enlever ses dons les plus beaux, le touriste s'arrête enfin devant une ville où il admire la pensée de l'homme, après avoir contemplé l'œuvre de Dieu. C'est Montréal qui apparaît devant lui, tout hérissé de clochers, de tours, de mâts et de hautes cheminées ; Montréal, qui rendu aujourd'hui presque à un apogée de mouvement et de progrès, lève la tête au-dessus de toutes les villes canadiennes qui le jaloussent, et regarde avec fierté les plus grandes métropoles américaines.

Dans cette agglomération de constructions aux formes différentes et de vaisseaux aux dimensions variées le regard captivé de l'étranger ne voit qu'une caravane imposante marchant vers l'avenir ; mais le Canadien reporte sa pensée vers le passé qui déroule à ses yeux une épopée sublime.

C'est dans ce passé de sacrifices et de dévouement de la part des colons qui furent nos pères, que je veux vous transporter aujourd'hui pour quelques instants.

Les circonstances qui accompagnent les premières années de l'histoire de Montréal, sont entourées d'un merveilleux qui n'est cependant pas incroyable. La Providence, qui envoie quelquefois de terribles fléaux pour creuser la tombe d'un peuple, peut aussi envoyer d'heureuses circonstances pour veiller au berceau d'une jeune nation.

Aussi l'histoire de la fondation de Montréal est-elle tout empreinte de ces signes extraordinaires de la protection et de l'assistance divines. Seule la main toute puissante de Dieu a pu jeter, au milieu des forêts canadiennes, cette poignée de héros qui, la cognée à la main, l'épée au côté et le crucifix sur la poitrine, ont souffert l'exil et même la mort pour accomplir leur vocation privilégiée.

Cette belle période de l'histoire canadienne a été commentée par

des maîtres : c'est dans les traités qu'ils nous ont laissés que j'ai pris les éléments de mon essai.

Baconter l'histoire de Montréal, c'est raconter l'histoire de M. de Maisonneuve. Entre ces deux sujets, il y a les mêmes relations qui existent entre un père et un fils unique. Aussi je me préoccupe peu de les mêler souvent et de faire l'histoire de l'un par la biographie de l'autre.

Dans le château de Meudon, un de ces anciens châteaux dont l'aspect fier et majestueux proclamait si solennellement autrefois les gloires de la France, et dont les ruines font aujourd'hui pleurer sur sa chute, se rencontrèrent, jadis, deux hommes conduits l'un vers l'autre par les voies les plus extraordinaires de la Providence. Ces deux hommes, qui ne s'étaient jamais vus auparavant, se reconnurent aussitôt, et, tombant dans les bras l'un de l'autre, se découvrirent une même idée qui avait germé en même temps dans leurs cœurs : la fondation d'une mission étrangère dont l'île de Montréal serait le centre. Nous avons reconnu Mr Olier, fondateur de la Société de Saint-Sulpice, et Mr de la Dauversière.

Ces deux apôtres ne furent pas longtemps sans recueillir des adhérents que l'idée d'un sacrifice aussi pur avait enflammés, tant il est vrai que, dans la France de ce temps-là, il n'était pas une idée sublime qui n'eût son épanouissement spontané.

Il se forma alors une société que l'on appela la Société de Notre-Dame de Montréal. Grâce à de nombreux secours, on fut bientôt en état d'acheter de M. Lauzon et de la Compagnie de Montréal, l'île qui devait être le théâtre de l'essai de colonisation.

Mais il leur fallait un chef qui dût réunir les plus hautes qualités pour commander une telle expédition et la mener sur la voie du succès. M. de la Dauversière s'en ouvrit au R P Lallemand, dont l'esprit clairvoyant était tout dévoué au progrès du Canada. Le Père lui parla de Mr PAUL DE CHOMEDY de MAISON-NEUVE.

On ne pouvait faire un meilleur choix. A peine Mr de Maisonneuve a-t-il entendu parler de l'entreprise de Montréal, qu'il se sent inspiré de Dieu pour s'y dévouer tout entier. Mr de la Dauversière fut heureux de pouvoir l'accepter et l'établit chef de la nouvelle colonie.

En 1641, les associés étaient au complet et l'on s'embarqua pour

les rivages inconnus où l'on allait porter les premières lumières du progrès et de la civilisation chrétienne.

Le but des colons était purement évangélique. Lucifer, n'abandonnant pas sa vieille prétention de se faire adorer à la place du Christ, remplissait alors encore les forêts américaines de ses idoles auxquelles on offrait toutes sortes de sacrifices les plus barbares ; il fallait renverser ces idoles et élever la croix sur leurs ruines. Telle était la généreuse et unique idée des colonisateurs de Ville-Marie.

Un mot sur les premières années de Mr de Maisonneuve. L'histoire nous a conservé peu de chose sur sa naissance. On le distingue, à l'âge de quinze ans, sur les champs de bataille de la Hollande. Elevé à mépriser les biens changeants du monde par sa vertueuse sœur Madame de Chomedey, il quitte la vie des camps où sa vertu était encore plus en danger que sa vie, et il s'en va attendre à Paris les manifestations de la volonté divine.

L'influence d'un livre qui fut si grande sur saint Augustin et Ignace de Loyola, vint lui dicter, à lui aussi, sa destinée. Il met la main sur une Relation des jésuites et la lecture qu'il en fait, l'enflamme au point qu'il se sent dévoré de la passion de se joindre aux colons canadiens.

Son désir fut bientôt exaucé : nous venons de voir Mr de la Dauversière le mettre à la tête de l'expédition qui allait fonder Montréal.

A son arrivée à Québec, Mr de Maisonneuve fut reçu avec toutes sortes de transports de joie de la part de Mr de Montmagny, alors gouverneur du Canada, qui espérait le voir s'établir à côté de lui. Mais Mr de Maisonneuve n'avait qu'un but : accomplir la mission qu'on lui avait confiée. Mr de Montmagny soulève toutes sortes d'objections et d'obstacles, traitant de "folle entreprise" l'idée d'aller s'établir à Montréal ; mais le futur gouverneur de Ville-Marie répondait à tout avec le raisonnement d'un logicien et la fermeté d'un soldat. Enfin Mr de Montmagny dut céder et, forcé d'admirer la noblesse de caractère de son futur collègue, il voulut même conduire M. de Chomedey jusque dans le domaine de l'île de Montréal.

Ce fut le 14 octobre de l'année 1641 que Mr de Maisonneuve prit possession de l'île et choisit pour emplacement du fort l'endroit, où, à l'occasion du deux cent cinquantième anniversaire de cette date, on a posé, il y a quelques semaines, des tablettes commémora-

tives, qu'on a eu le goût, au moins équivoque, de *décorer* en langue anglaise.

Maisonneuve dut cependant passer l'hiver à Québec, Montréal n'étant pas encore en état d'abriter suffisamment la colonie contre les rigueurs de la saison des glaces.

Heureusement Mr de Puiseaux offrit à M. deMaisonneuve, pour lui et les siens, l'hospitalité d'une de ses maisons qui avait été appelée le "Bijou du Canada."

Enfin le beau soleil du printemps a balayé les neiges et changé la croûte qui couvrait les rivières en une immense nappe d'eau. Aussitôt on s'apprête, et on se hâte de faire voile pour la terre si longtemps désirée.

La constance des colons n'a pas été ébranlée une seule fois : partis sans se faire illusion sur la vie qu'ils allaient mener dans des pays non encore ouverts, leur courage les soutient au milieu de toutes les contrariétés. Mr deMaisonneuve commande l'équipage. Cette grande âme qui a dit adieu à toutes les douceurs d'une vie aisée pour une existence toute hérissée de fatigues, est toujours aussi résolue, et elle ne contribue pas peu à fortifier ceux qui se sont embarqués sur ce navire marchant vers le plus incertain des inconnus.

Terre ! Terre ! enfin voici l'endroit.

Une immense étendue de forêts, des montagnes élevées, des arbres touffus couvrant chaque pied de terre : telle est la masse informe dans laquelle on va sculpter la ville de Montréal.

Quelle énergie ne fallait-il pas pour soutenir les colons en présence de l'œuvre qu'il y avait à faire dans des bois isolés de toute communication avec les pays civilisés, seuls, livrés enfin à la tâche. L'avenir était devant eux comme une nuit profonde, où ils ne voyaient que leurs rêves, rêves éclos du cœur plutôt que de l'imagination, rêves que l'on devrait plutôt appeler des songes, puisqu'ils devaient avoir une si grande réalisation.

A peine le navire a-t-il abordé l'île, que Mr de Maisonneuve, s'élançant sur cette terre qui allait être l'autel de son sacrifice, se précipite à genoux et invoque les secours et les bénédictions de Dieu pour sa courageuse entreprise.

Mais passons à la course sur l'installation des colons dans leur nouvelle patrie. L'événement le plus important de ce temps fut la célébration de la fête de l'Assomption de la sainte Vierge, le 15 août 1642.

Le canon fit retentir les échos de l'île et les "démons, dit la chronique, quoique accoutumés aux foudres, furent épouvantés d'un bruit qui parlait de l'amour que nous portons à la grande maîtresse."

Quelques mois plus tard le colonie fut à deux doigts de sa perte. Les eaux de la rivière Saint-Pierre, grossies par la fonte des neiges, inondèrent une grande partie de l'île, menaçant de submerger toutes les tiges de la colonie naissante. Mais la foi de M. de Maisonneuve la sauva. Il promit que si Dieu sauvait la colonie de ce désastre, il irait lui-même planter la croix sur le sommet du mont Royal. Les eaux s'arrêtèrent juste aux portes du fort, preuve particulière de la protection divine étendue sur l'institution naissante. Aussi M. de Maisonneuve se charge bientôt de la croix et, au milieu des chants sacrés, il la porte jusqu'au sommet de la montagne.

La tribu des Algonquins ne fut pas longtemps sans découvrir le nouveau poste des Français, et la cordialité avec laquelle ils furent reçus les toucha au plus haut point. Ils devinrent, dès lors, des amis dévoués des colons et se firent baptiser en grand nombre. Tous éprouvaient une ferveur extraordinaire à connaître et à servir Dieu, et leur bonheur était semblable à celui d'un enfant qui retrouve un père longtemps ignoré, tant le Créateur a profondément gravé son image dans le cœur de sa créature.

Mais l'existence de la colonie avait été découverte par une autre tribu plus barbare et qui devait être, pour les Français, la source de toutes sortes de tribulations et de désastres : j'ai nommé les Iroquois.

De ce moment, les colons sont continuellement en lutte ou sur le qui vive. Les Iroquois surgissent à tous moments de derrière les arbres, et fondent sur les travailleurs obligés de se tenir toujours armés. Des fois cette horde barbare vient braver Maisonneuve jusqu'à son fort, où il se tient toujours sur la défensive, sans faire aucun mouvement d'attaque. Mais sa conduite mal comprise de ses soldats, finit par exciter des murmures et des défiances ; alors Maisonneuve, comprenant qu'il fallait frapper un grand coup, commande soudain qu'on se tienne prêt pour marcher contre l'ennemi. Cet ordre est exécuté avec rapidité par les Français et l'on descend vers l'ennemi que l'on rencontre à quelque distance, à peu près où se trouve aujourd'hui la rue Saint-Paul.

A peine la mêlée est-elle engagée que le gouverneur de Montréal comprend que la position devient désavantageuse pour son armée.

Il ordonne à ses soldats de retraiter et couvre lui-même la retraite. Les Français reculent jusqu'au fort, et M. de Maisonneuve reste seul sur le champ de bataille, ayant à lutter contre tous les Iroquois. Heureusement ceux-ci tenaient à le prendre vivant pour en faire ensuite un glorieux trophée. Ils se précipitent sur lui en poussant des hurlements de joie, mais doué d'une force et d'une agilité extraordinaires, M. de Maisonneuve ne perd pas son sang-froid et se défait des premiers assaillants, puis, visant le chef, il lui fracasse le crâne avec la poignée de son pistolet. Selon l'habitude des Iroquois, en semblable occurrence, leur première préoccupation est de s'emparer du corps de leur chef. Pendant ce temps Maisonneuve regagne le fort où tous ses soldats lui rendent leur confiance et leur admiration. C'est à l'endroit où s'accomplit ce fait héroïque que la population patriotique de Montréal élèvera l'an prochain une statue à l'immortel fondateur de Ville-Marie ; sublime destinée de ce monument que de ramener au monde ce que le tombeau lui a enlevé.

Ces temps de luttes voient s'accomplir des faits d'armes dignes des plus beaux siècles de la chevalerie française. Je dois mentionner ici le nom du major Lambert Closse, ce héros taillé à la Du Guesclin et à la Bayard. Il était la terreur des sauvages, et sa mort fut une si grande perte pour la colonie qu'on prit le parti de la cacher aux ennemis aussi longtemps que possible.

Si le courage donna lieu à des épisodes vraiment épiques pendant cette période, la peur amena aussi des incidents très-intéressants.

Deux femmes de la tribu huronne, affolées de terreur à la vue de deux hommes qu'elles avaient pris pour des ennemis, coururent huit jours et huit nuits, se nourrissant des fruits qu'elles cueillaient sur le bord de la route, et, ce qui est plus surprenant, rendues près des rapides de Lachine, elles attachent deux ou trois planches sur lesquelles elles se confient à la fureur de ces terribles cascades dont les tourbillons font frémir aujourd'hui le voyageur qui les regarde du haut de la dunette de nos solides bateaux à vapeur.

Une autre Indienne, poursuivie elle aussi par une terreur imaginaire, se sauva, pieds et mains nus, dans les forêts couvertes de neige. Son adresse et son industrie à vivre pendant un mois au milieu de ce quasi-désert, donnèrent lieu à des péripéties dignes de l'histoire du plus intéressant des Robinsons.

Les maux de la guerre des Iroquois furent encore aggravés par la défections des alliés qui se rendaient souvent sans coup férir, et

qui se joignaient même aux rangs ennemis. Mais il ne tardèrent pas à être cruellement punis de leur mauvaise foi. Personne n'ignore cette page sanglante de notre histoire, les désastres de Saint Ignace, Saint-Joseph et Saint-Louis où, entre autres, les Pères Lallemant et Brébeuf versèrent leur sang au milieu des tourments les plus horribles.

Pendant tout ce temps, la mère patrie avait oublié le Canada. Et la misère était devenue telle que Mr deMaisonneuve résolut d'aller en France pour obtenir des secours, ou d'écrire d'abandonner l'habitation de Ville-Marie.

Pendant les deux années (1645-47) qu'il passa en France, il s'occupa des affaires du Canada et il le fit avec un entier désintéressement ; la manière dont il avait administré sa petite colonie, lui donna aussi une telle autorité que le roi, voyant le terme de Mr de Montmagny finir, lui offrit la place de gouverneur général. Mais le gouverneur de Montréal craignant que son avancement ne fût au détriment de sa colonie, se sacrifia pour cet enfant adoptif et refusa le grand honneur qu'on lui offrait. Alors on choisit son lieutenant, Mr d'Ailleboust, à qui Mr de Maisonneuve vint annoncer sa nomination. Ajoutons qu'il fut assez délicat pour ne pas parler à ce dernier des offres qu'il avait reçues lui-même.

Grâce à de nouveaux secours Mr deMaisonneuve fut bientôt en état de diminuer l'audace des Iroquois, sans pouvoir pourtant l'arrêter tout à fait.

Ils subirent une défaite considérable de la part des Hurons en 1648. Plusieurs furent faits prisonniers, d'autres s'enfuirent. L'un de ces derniers courut 30 lieues et, connaissant la bonté des Français, vint se réfugier dans la cour de l'hôpital, où Melle Philippine de Boulogne récitait son chapelet. Le sauvage se rendit prisonnier à ce faible vainqueur plus effrayée que lui. L'aventure amusa tous les colons qui disaient en badinant : "Melle Philippine prend les Iroquois avec son chapelet."

Cependant cette victoire ainsi que plusieurs autres triomphes partiels, n'empêchaient pas que Montréal fût encore à la merci des Iroquois. La disette se faisait sentir et l'on s'attendait à tout moment à une coalition entre tous les sauvages ennemis qui amènerait la ruine de Montréal ; Dollard résolut alors de mourir pour la délivrance de la colonie. Qu'on me permette de rappeler ici en détail ce fait connu, mais si glorieux de notre histoire. Dollard choisit seize de ses compagnons d'arme, et comme Léonidas autrefois, il va

attendre les ennemis au passage. Ils s'établirent dans un fort mal construit au pied du saut des Chaudières, sur la rivière des Outaouais.

Une troupe d'une quarantaine de Hurons vint les y rejoindre après quelques jours.

A la fin du deuxième jour d'attente, la petite armée récitait la prière du soir, quand des hurlements formidables résonnèrent au loin comme les cris d'un chœur de démons. Les Français eurent à peine le temps de se fortifier de leur mieux, tandis que les Iroquois dressaient une palissade en face de leur fort. Le combat s'engagea par un échange de décharges de mousqueterie bien nourries des deux côtés, mais plus meurtrières pour les Iroquois étonnés de trouver tant de résistance de la part de leurs adversaires.

Les cris des sauvages, le bruit de la fusillade remplissent l'air de toutes les terreurs de la mort, mais le petit nombre des Français et de leurs alliés continue à faire une contenance qui cache leur faiblesse à l'ennemi.

Lutte sublime s'il en fût jamais, où des hordes de barbares se ruaient contre une poignée de braves !

D'un côté, l'attaque dans toute sa brutalité, de l'autre la défense, avec le plus courageux sang-froid. Pendant une semaine, les balles des Français plongent dans les poitrines des Iroquois et déciment leurs rangs. En vain ces derniers se précipitent avec rage contre les murailles du fort, ils sont repoussés avec désastre de ce formidable cratère. Un instant ils sont tentés de lâcher pied, mais l'orgueil les ramène avec plus de fureur contre le refuge des héros canadiens.

Malheureusement d'autres ennemis avaient pénétré dans le fort, et ceux-là étaient encore plus terribles que les sauvages : c'était la faim, la soif et l'insomnie qui rongeaient peu à peu toutes les forces de Dollard et de ses compagnons.

Ces hommes affaiblis par le plus terrible des jeûnes, brûlés par les ardeurs dévorantes de la soif et n'ayant d'autre perspective de repos que le lourd sommeil de la mort, ne se découragent cependant pas. Tout leur manque, sauf le courage qui supplée à tout.

Cependant la loi de la nature triomphe chez quelques Hurons qui s'échappent du fort et passent à l'ennemi à qui ils révèlent le petit nombre des soldats qui combattent contre eux. Les Iroquois font

alors une nouvelle charge, mais ils sont de nouveau repoussés et croient que les transfuges ont menti.

Mais, soudain, aux gémissements des agonisants et des blessés succède une immense clameur de joie de la part des Iroquois. Ils ont vu arriver un renfort considérable. Les Français et les Hurons restés fidèles, conviennent qu'après s'être si courageusement défendus, il ne leur reste plus qu'à mourir en braves.

Les ennemis, renforcés de près de cinq cents guerriers, font une nouvelle charge et parviennent enfin à enfoncer les portes du fort au moment où Dollard tombe frappé à mort au dernier acte de ce drame sanglant. Ils n'y trouvèrent qu'une trentaine de guerriers, tous morts : la hache d'un Français avait achevé les blessés pour ne pas les laisser tomber entre les mains de leurs féroces ennemis.

Héros illustres ! nous ne pouvons qu'admirer votre courage sans plaindre votre sort ; car, pendant que nos yeux vous ont vus tomber sous le poids de la défaite, vous vous envoliez vers le ciel pour y entonner le grand hymne de la victoire. Montréal n'oubliera jamais les braves qui l'ont fécondé de leur sang et, quand, dans les siècles futurs, le temps aura détruit les préjugés d'un autre âge, votre gloire s'élèvera plus haut et vos noms seront gravés à l'entrée de notre Panthéon, où se prosterneront ceux qui furent des Anglais, ceux qui furent des Français et qui ne seront plus que des Canadiens.

La fumée de ce combat dut monter vers Dieu comme un encens parfumé, aussi eût-il ce sacrifice pour agréable : l'homme avait noblement joué son rôle, il acheva lui-même le salut de Ville-Marie.

Mais M. de Maisonneuve, après avoir assisté aux revers de la fondation de Montréal, n'eut pas le bonheur d'être témoin de ses succès. Nouveau Moïse, après avoir soutenu et conduit son peuple au milieu de toutes les épreuves et à travers toutes les fatigues, il ne put voir que de loin l'établissement définitif de son jeune peuple et le progrès dans la terre promise, sourire enfin aux premiers habitants de Montréal. Victime des changements apportés dans la Nouvelle-France par Louis XIV, il lui fut signifié de faire un voyage en France ; ce qui voulait dire donner sa démission. La petite colonie fut plongée dans le deuil à cette nouvelle ; et l'on avait raison, car c'était la perte d'un des plus forts soutiens des nouveaux établissements.

M. de Maisonneuve vécut encore onze ans exilé de sa nouvelle patrie : il rendit sa belle âme à Dieu le neuf septembre 1676, emportant

la consolation intérieure de voir fleurir l'établissement dont il avait posé les premières pierres et semé les premières idées.

Au haut du ciel, son cœur doit bien souvent rendre grâce à Dieu, quand il voit aujourd'hui l'humble colonie changée en une ville opulente qui, tout le jour, lance au firmament la fumée de ses fabriques innombrables, et l'illumine le soir des clartés de ses mille lumières éblouissantes, car Montréal n'est pas seulement l'accomplissement des lois d'un progrès matériel, c'est aussi une démonstration lumineuse de la divinité de la religion, ce monument sublime dont on ne peut distinguer le faite, mais dont on voit si bien les bases. L'établissement de Montréal démontre que la religion est aussi apte à édifier les nations que l'athéisme à les détruire. Mais si la gloire dans le passé a tout lieu de nous enorgueillir, nous comptons aussi sur l'avenir de Montréal.

Nous comptons sur l'élan de Montréal vers les sommets les plus élevés du progrès pour être le point de départ de l'agrandissement du Canada, qui, aujourd'hui modeste goëlette attachée à l'escadre anglaise, est destiné à devenir, lui-même, escadre, c'est-à-dire nation indépendante.

Dieu, en effet, qui est tout sagesse et tout prévoyance, n'aurait pas bâti un temple dont il aurait orné le vestibule de toutes sortes de richesses versées à profusion, pour laisser le temple lui-même dans la pauvreté et la désolation ; il n'aurait pas rempli les premières années de notre pays de dons et même de miracles pour le livrer ensuite à un avenir d'opprobre et de servitude ; au contraire, le temple sera plus beau que le vestibule, l'avenir sera plus glorieux que le passé et, peut-être, Montréal dictera-t-il un jour à l'Amérique les conditions que Rome, Paris et Londres ont, tour à tour, dictées à l'univers.

WILLIAM BAKER

Étudiant en droit

LES SABOTS DE PIERRE

CONTE DE NOEL

I

Oh ! la belle neige ! oh ! le givre étincelant !

On eût dit un simple tapis d'hermine étendu sur tous les chemins de la campagne, tandis que les arbres semblaient sous les rayons de la lune, constellés de pierreries.

Pas un murmure, pas un souffle dans cette nuit teintée d'opale, parfois seulement un flocon ou une paillette se détachait des branches et tombait, mais sans faire plus de bruit qu'en peut faire, en tombant dans l'espace, une étoile décrochée de son écrin d'azur.

Soudain l'air vibra : les arbres et les plantes eurent comme un frissonnement, les cloches de l'église, les cloches sonores et joyeuses, lançaient à l'air leur hosanna retentissant et annonçaient la messe de minuit,

Alors les paysans firent, dans leurs fermes ou leurs chaumines bien closes, leurs préparatifs de départ ; ils se couvrirent, s'encapuchonnèrent, prirent leurs livres d'heures, et ce fut dans les chemins éblouissants, une procession de gens se dirigeant vers le village.

II

—Dépêdhe-toi, voyons, ma fille, dit avec un geste d'impatience, maître Abellan à la petite Tonine qui n'en finissait plus de rôder dans la salle basse ; mais que fais-tu donc ? continua-t-il, en l'entendant encore trotter derrière lui.

—Ce que je fais ? répondit-elle, honteuse d'être surprise avec deux gros sabots entre ses mains mignonne, mais... mais...

Il se mit à rire de voir son air déconfit.

—Tu veux peut-être les mettre dans la cheminée ? reprit-il en haussant les épaules.

—Justement, maître Abellan.

—Par exemple ! deviens tu folle, petite ? A ton âge, avoir de ces naïvetés !

—Laisse, mon homme, répondit la vieille Anne-Marie qui venait de chercher sa mante dans la chambre contiguë. Ça n'est point pour elle, bien sûr, qu'elle va poser dans l'âtre les sabots de notre pauvre

Pierre. C'est pour Louison qui vient de s'éveiller et qui recommande de ne pas les oublier.

Louison était la petite fille des Abellan et Tonine une orpheline recueillie à la ferme par charité quand elle avait huit ans et qu'ils gardaient, s'étant profondément attachés à elle pour sa douceur, son intelligence et sa vaillantise.

Elle avait dix-sept ans maintenant et ils la considéraient comme faisant partie de la famille.

Jolie à croquer avec ses fins cheveux blonds, dont quelques boucles rebelles sortaient de son capulet, son visage rose et ses yeux bleus questionneurs, elle restait là, debout, tenant un sabot à cha-main et ne sachant plus qu'en faire.

—Puisque c'est comme ça, dit le bonhomme, ne te gêne pas, Toninette ; mais, ajouta-t-il en baissant la voix, si tu n'as rien acheté pour Louison, que pourra lui apporter Noël ? Ma vieille tête perd la mémoire et je n'ai plus songé à elle.

Ne t'inquiète pas, répondit Anne-Marie, et toi Tonine, hâte-toi, c'est minuit tout à l'heure et voici le premier coup de la messe qui sonne.

Pendant que la jeune fille posait les sabots près de la cheminée, pas dedans, car il y restait des cendres chaudes, la fermière jeta un dernier coup d'œil sur la table déjà parée d'une belle nappe blanche et servie pour le réveillon, auquel on avait convié des voisins, puis laissant Louison sous la garde deTayaud, un chien de force à étrangler un homme, elle appela Tonine et tous trois sortirent.

III

Tonine était certainement une bonne petite chrétienne, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir des distractions pendant cette messe de minuit qu'elle aimait tant. Ce fut d'ailleurs la faute des Abellan, car seuls parmi la nombreuse assistance, ils avaient un air si triste que la jeune fille pensa tout le temps à la cause de cette tristesse.

Et cette cause, c'était Pierre, leur garçon qu'ils chérissaient, dont ils ne parlaient jamais plus, mais à qui il pensaient sans cesse, cela se voyait bien rien qu'à la façon dont Anne-Marie, tout à l'heure encore avait prononcé son nom.

Bien que depuis son départ de la ferme, neuf longues années se fussent écoulées, Tonine se rappelait bien de lui qui s'était montré si bon et si doux pour elle.

C'était même lui qui, paraît-il, avait conseillé à son père de la prendre au logis.

Elle le voyait toujours. Aucun trait de son visage ne s'effaçait dans son souvenir, et elle comprenait bien le chagrin des fermiers de le savoir si loin, à Paris, pour lequel il avait abandonné le village natal.

IV

Les Abellan avaient de la fortune. D'abord la ferme leur appartenait, et puis ils possédaient, du côté des Torettes, des vignes de bon rapport, ainsi que des champs de blé et de luzerne.

Tout le monde les aimait et les estimait, car ils avaient, disait-on, la main toujours ouverte et le cœur sur la main.

Maintenant on les plaignait aussi, à cause de leur garçon. Une si mauvaise tête, ce Pierre ! Elevé avec les autres enfants du village et allant comme eux à la même école de François Lericheux, il se montra de tout temps le plus intelligent et le plus indiscipliné ; plus tard travaillant la terre avec le fermier, mais abandonnant, dès qu'il se trouvait seul, le sillon commencé, pour lire des livres qu'il apportait en cachette. Et quels livres ! Ceux qu'il apportait de la ville voisine, qui surexcitaient son imagination déjà trop ardente et dans lesquels il puisait le goût d'une vie différente de la sienne.

Voilà pourquoi il était parti. Que faisait-il maintenant là-bas, dans ce Paris, tentateur, attirant comme un fruit défendu ?

V

Tonine était certainement une bonne petite chrétienne, et cependant elle ne pouvait s'empêcher de songer à ces choses-là au lieu de lire attentivement dans son livre d'heures.

Elle ne pouvait s'empêcher de se demander comment était ce Paris vers lequel les hommes couraient comme les phalènes vers la flamme, et ce qu'on y faisait et ce qu'on y voyait et pourquoi Anne-Marie disait que les jeunes filles s'y perdaient en y arrivant.

Drelin... drelin... drelin...

Tonine courbe la tête et ses regards humblement baissés vers les dalles rencontrent une paire de sabots vernis et ornements de cuivre comme ceux de Pierre, ceux qu'elle a laissés près de la cheminée.

Alors elle ferme les yeux pour ne plus voir, pour ne plus être distraite.

C'est égal, Louison sera bien joyeuse à son réveil, lorsqu'elle trouvera les cadeaux de Noël. Elle se souvient de son impatience lorsqu'elle était gamine et gardait encore la croyance des petits ; elle regrette l'âge de ces naïves surprises et voudrait bien encore trouver quelque chose dans les sabots de Pierre.

Quel dommage qu'elle ne soit plus à l'âge béni de l'enfance. Enfin ! un soupir s'échappe de ses lèvres fraîches et, cette fois, elle ne pense plus ni à Pierre, ni aux sabots ; sa volonté a dominé le rêve.

VI

Le ciel restait clair, illuminé d'étoiles, et la campagne offrait un aspect féerique avec le scintillement de son givre, accroché à toutes les branches, mais il faisait un froid de loup et, pour rentrer au logis, les paysans marchaient vite.

Soudain, maître Abellan s'arrêta et fit remarquer à sa femme qu'une lumière filtrait à travers les joints de la porte et des volets.

—Tu as oublié d'éteindre la lampe, lui dit-il, tu vois.

—Mais non, répliqua-t-elle, je suis bien sûre de ne point l'avoir oublié, cette clarté doit venir de l'âtre.

Le vieux fronça les sourcils et hâta le pas ; puis il écouta auprès de la porte ; mais il n'entendit aucun bruit et rassura les femmes déjà épeurées.

—C'est égal murmura Anne-Marie, nous avons été imprudents de laisser seule notre Louison.

—Et Tayaud, donc ? répondit-il en mettant la clef dans la serrure ; il est solide, le gaillard, et la petite restait sous bonne garde sois sans crainte.

Tout à coup, la porte étant ouverte, il poussa une exclamation : Ah ! par exemple, dit-il, par exemple !

Qu'est-ce que celui-là :

Anne-Marie et Tonine restèrent sur le seuil, interdites et ahuries.

La lampe éteinte au départ, était rallumée et permettait de voir, dès le premier coup d'œil, un homme assis et endormi dans le fauteuil de paille rapproché de la cheminée, les pieds allongés sur les chenets et fourrés dans les sabots de Pierre, comme s'ils eussent été posés là exprès pour l'attendre.

Tayaud, qui vint tourner autour du fermier, paraissait fort joyeux d'avoir pour hôte cet étrange personnage si peu cérémonieusement installé dans la maison, et maître Abellan, Anne-Marie et Tonine se répétaient avant même d'avancer près du dormeur.

—Mais qu'est-ce que cela signifie ?

Tayaud répondit :

Ouah ! ouah ! ouah !

Sa grosse voix réveilla l'homme qui se leva brusquement, écarquillant les yeux et ouvrant... ses bras.

—Pierre ! c'est Pierre !

Anne-Marie tomba dans les bras ouverts et le jeune homme couvert de baisers les cheveux et le front de sa mère. Puis ce fut le tour du fermier et celui de Tonine.

Mais ne rêvaient-ils pas ? N'étaient-ils pas le jouet d'une hallucination ? Était-ce bien Pierre, leur fils tant regretté, qu'ils revoyaient après de si longues années d'absence ?

Oui, certes. Il revenait en enfant prodigue repentant, au foyer paternel, lassé, écoeuré de ce Paris qui l'avait meurtri, presque brisé.

Pour que le pardon fût certain et le bonheur complet, il revenait cette nuit de Noël, anniversaire de son départ.

Ils ne songeaient pas à l'interrompre. Ils écoutaient sa voix avec ravissement et savouraient la joie infinie de le regarder et de l'entendre, craignant presque, s'ils bougeaient, de faire envoler la chère vision.

—Je ne partirai plus, dit-il, je suis à vous pour toujours, maintenant, je redeviens le Pierre d'autrefois, le paysan que j'aurais dû rester... si vous saviez... Ah ! comme je suis heureux de vous revoir !

Et le pauvre garçon éclata en sanglots.

VII

Cette nuit-là, on ne dormit pas à la ferme. Les Abellan fêtèrent jusqu'à l'aube, avec les invités du réveillon, le retour de leur enfant.

Louison, réveillée par l'éclat des voix et le bruit des verres, accourut vers la fin du repas, en chemise, les cheveux ébouriffés, demandant son cadeau de Noël. On n'y songeait plus, et Anne-Marie donna elle-même les objets mis de côté à son intention.

—L'oncle Pierre a rencontré Noël en route, répondit-elle, et c'est lui qui t'apporte ces belles choses de sa part.

. L'oncle Pierre ! Qui ça ? Elle ne le connaissait pas, mais puisqu'il lui apportait des jouets, cela valait bien un baiser, et elle lui passa gentiment autour du cou ses deux bras nus et potelés.

—Et Noël n'a rien mis pour toi dans les sabots, dis, Tonine ?

Ce qu'il avait mis dans les sabots ? c'était Pierre, un beau gars, ma foi, dont les yeux noirs ne quittaient guère les yeux bleus de la jeune fille.

Ah ! qu'il la trouvait jolie ! Plus jolie mille fois que toutes les Parisiennes pâles auxquelles il aspirait jadis. Où donc aurait-il trouvé des prunelles plus claires ? Qui donc pouvait avoir de plus fins cheveux blonds, une bouche plus fraîche et une taille plus souple ?

—Ce que Noël a mis pour elle dans les sabots ? Tu veux le savoir curieuse Louison ? Eh bien, il y a mis un . . . amoureux !

Car le cœur de Pierre est déjà pris, et tandis qu'autour de lui les autres achèvent gaiement le dernier verre de vin clairnet, il pense qu'on pourra, l'avril jaseur revenu, à l'époque où le soleil printanier fera éclore les aubépines sur les haies, il pense qu'on pourra célébrer de belles noces à la ferme.

VARIA

Quand un seigneur faisait sa première entrée dans ses terres, les habitants lui préparaient une réception solennelle.

En 1759, Voltaire prit possession de la seigneurie de Tournay que lui avait cédée le président de Brosses. " On lui fit tous les honneurs possibles, dit une lettre du temps : canons, boîtes, grenades, tambours, fifres. Tous les paysans sont sous les armes. Le curé harangua. M. de Voltaire lui dit : Demandez ce que vous voudrez pour réparer votre cure, je le ferai. Les filles de la paroisse présentèrent des fleurs aux deux dames. . . . La santé du nouveau seigneur fut portée aux bruit du canon. Je vous jure, dit l'auteur de la lettre, que je suis persuadé qu'il n'a jamais été si aise." — Foisset, *Le président de Brosses*.

Il fallait que M. de Voltaire fût " aise " pour qu'il offrît au curé de faire à sa cure toutes les réparations qu'il demanderait. La bourse de M. de Voltaire ne s'ouvrait pas aisément, et il n'était jamais aise de l'ouvrir même pour des bagatelles.

Il avait chargé le président de Brosses d'acheter du foin et de le faire conduire au château.

— Combien ton foin ? demande M. de Voltaire au paysan qui en amène une charretée.

— Tel prix.

— C'est trop cher, je ne veux pas payer ce prix-là.

— C'est le prix convenu avec M. de Brosses qui l'a acheté pour vous.

— Eh bien, si M. de Brosses te l'a acheté, qu'il te le paye.

M. de Brosses paya pour M. de Voltaire qui ne lui rendit jamais son argent. Probité du nouveau seigneur de Tournay.

Entre le gentilhomme campagnard né dans le pays et les paysans, il se formaient des relations empreintes d'une certaine familiarité qui n'excluait ni l'autorité, ni le respect, ni l'affection.

C'est surtout avant le XVIIIe siècle qu'on a signalé des marques de patronage sympathique du seigneur envers ses vassaux. Il les

connaissait tous par leur nom ; il prenait parmi eux ses domestiques et ses serviteurs ; il était témoin de leurs mariages ; sa femme, ses fils, ses filles, tenaient comme lui leurs enfants sur les fonts baptismaux.

D'ordinaire le fils du gentilhomme campagnard était élevé avec les fils de ses vassaux.

On lit dans le premier chapitre de la *Chronique de sire Bertrand Du Guesclin*, que celui-ci luttait avec les enfants de son village et les molestait au point que les paysans s'en plaignaient ; son père le mit en prison pour le châtier parce qu'il persistait dans ses jeux violents. Bertrand s'enfuit ; s'il avait été châtié, il n'aurait pas été corrigé.

Henri de Navarre, Henri IV, galopait pieds nus sur les chaîls des montagnes du Béarn en compagnie des petits chevaliers, et mangeait, avec eux, un "chapon de Gasconne", —croûton de pain bis frotté d'ail. *Lég. pop.*

Montaigne, au liv. III, ch. XIII, de ses *Essais*, rapporte que son père,—seigneur de Montaigne, en Périgord,—le "fit tenir sur les fonts à des personnes de la plus abjecte fortune, pour l'y obliger et attacher ; puis il fut mis en nourrice dans un pauvre village appartenant à son père, où il fut dressé à la plus basse et commune façon de vivre."

Au XVIII^e siècle, les seigneurs étant plus souvent à se ruiner à la cour qu'à surveiller leurs domaines, et, par suite, leur protection étant moins recherchée, leur nom ne figure que rarement sur les registres de baptêmes.

En Vendée et en Bretagne, *Mémoires* de Mme la marquise de La Rochejaquelein, les relations empreintes de familiarité affectueuse entre le seigneur et le paysan subsistèrent jusqu'à la Révolution. Le seigneur visitait souvent les métayers, s'informait de leur position, de l'état de leur bétail, de leur récolte, prenait part à des accidents, à des malheurs qui lui causaient préjudice par contre-coup ; il allait aux noces de leurs enfants et buvait avec les convives. Le dimanche on dansait dans la cour du château, et les dames se mettaient de la partie.

En ce temps-là, dans ces pays-là, marquis et marquises dansaient sous l'ormeau ; marquis et marquises dansent aujourd'hui dans les salons de la juiverie qui a mis le grapin sur les marquisats.

"C'est un malheur de notre siècle—de Henri IV—que le rang

n'est en lieu quelconque si opinastrement recherché qu'en la maison de Dieu, où l'humilité nous est le plus commandée."

Charles Loyseau, bailli de Chateaudun, fait cette réflexion dans son *Traité des seigneuries* (1613), au sujet de certains honneurs dont beaucoup de seigneurs se montraient fort jaloux à l'église, entre eux, lorsqu'il y avait deux ou trois seigneurs dans le village, à l'égard du curé, lorsque celui-ci omettait quelque "formalité honorifique."

Dans le village où il y avait plusieurs seigneurs, le fondateur de l'église ou celui qui y exerçait le patronage, prétendait avoir la préséance. Cette prétention amenait des querelles qui quelquefois éclataient dans le sanctuaire même.

M. Albert Babeau, dans le *Village sous l'ancien régime*, p. 199, cite d'après un manuscrit (1616) existant à la Bibliothèque de Troyes, le cas de Odart de Roffey et de Jean le Lieur qui, s'étant pris de querelle à la messe paroissiale, se rendirent le jour même dans un champ voisin, où ils mirent l'épée à la main et s'entretuèrent.

Plusieurs seigneurs voulaient que le curé leur présentât l'eau bénite avec le goupillon ; les parlements chargés de trancher cette question, décidaient que "à moins d'un usage bien établi, ils la recevraient seulement par aspersion. Dans tous les cas elle devait leur être donnée avec distinction et toute la décence convenable."

Tous les curés ne se soumettaient pas volontiers aux exigences des seigneurs.

Deux curés firent faire des goupillons énormes avec lesquels l'un noya la perruque neuve de son seigneur, et l'autre jeta une si grande quantité d'eau bénite sur une dame, qu'elle fut obligée de sortir de l'église pour aller changer d'habits et de linge. *Vil.* 167.

Ces excès furent sévèrement punis, dit Renaudon, (*Dictionnaire des fiefs*) "mais ils prouvaient la malice et l'insolence de certains curés de campagne à l'égard de leurs seigneurs."

Quoi qu'en dise Renaudon, de pareils cas étaient rares, car il n'en mentionne que deux ; d'où il résulte que, règle générale, il y avait considération réciproque entre les curés et les seigneurs.

Charles Hénault, président au parlement de Paris, académicien et chronologiste, avait invité à souper l'historien Hume. Pour faire honneur à son hôte, il s'était mis en dépense et avait convié des con-

seillers et des littérateurs. Un peu curieux, le maître d'hôtel demanda au président quel serait son hôte. Un grand homme, répondit celui-ci.

Après avoir vu souper M. Hume, le maître d'hôtel disait : "Ce peut être là un grand homme ; mais, quant à moi, je ne conçois pas ce qu'on trouve à admirer dans un homme qui mange des petits pois avec son couteau."

Quelques historiens ont écrit que les prisons furent ouvertes et les échafauds renversés le lendemain du 9 thermidor.

Le tribunal créé par Robespierre fut, il est vrai, remplacé par un autre tribunal, mais révolutionnaire et passablement sanguinaire. Il condamna tout de suite les partisans de Robespierre—10, 11, 12 thermidor,—dans les trois mois suivants, il fit exécuter, à Paris,—*Moniteur*, t. XXI, de p. 608 à p. 776—t. XXII de p. 64 à p. 280—vingt-trois personnes pour "crime" de royalisme, de fédéralisme, d'écrits ou de propos hostiles à la Révolution ; "un prêtre, pour avoir célébré en secret une messe de mariage."

Deux mois après thermidor, les terroristes étaient encore assez puissants dans la Convention pour faire décréter l'apothéose de Marat.

La réaction victorieuse, parfois furieuse, commença seulement lorsqu'on pût dévoiler les massacres, les mitraillades, les noyades, les horreurs, les brigandages dont la Révolution avait couvert la France entière.

Paris en miniature sorte de rapsodie imprimée sans nom d'auteur au commencement du règne de Louis XVI.

Il n'est pas défendu de faire des rapprochements entre le Paris du passé et le Paris du présent.

" Enfin le voilà dans un simple croquis ce théâtre de tant d'événements, ce lieu visité par tant de Souverains, le pays natal de tant d'hommes célèbres ; et cette immense capitale dont les habitants forment un monde.

" Paris n'a plus de diamans, à moins qu'ils ne soient en Mont-de-Piété. Les Grands même y font passer leurs bijoux ; mais dans un *incognito* qui ne compromet point leur grandeur. Les femmes se

croient magnifiques en s'affublant d'un volume de cheveux qu'on achète à la livre, excepté celles qui se coiffent en abbés, prenant jusqu'à leur chapeau pour se rendre encore plus ridicules.

“ Après tant d'inventions bizarres, il ne nous manquoit que l'anglomanie, Aussi est-elle venue saisir nos agréables, qui maintenant, sans broderies, sans galons, en grosse cravate, veulent absolument passer pour des bourgeois de Londres. On a vu jusqu'à des Seigneurs prendre le costume même de Jokeis, se voûter ridiculement sur un heval, pour mieux singer un lugubre Milord.

“ J'apperçois les Grands ; Juste Ciel ! comme ils sont petits : mais laissez-les faire. Rien ne se perd moins que l'orgueil ; il saura se redresser. Je les entends qui parlent sans rien dire, à moins qu'ils ne caressent mystérieusement un chien tout exprès pour faire essuyer des heures d'antichambre.

“ Paraissent-ils ? leurs politesses sont impérieuses ; leurs promesses des paroles en l'air. Il m'a dit un mot, dit avec transport un malheureux suppliant ; il m'a regardé. Beau dédommagement pour la peine qu'on prend pour leur faire la cour ! Falloit-il donc qu'ils tuassent d'un coup d'œil l'infortuné qui réclame leur protection.

“ Le fauxbourg Saint-Germain est leur résidence. Ils sont aussi mornes que leurs hôtels. Un profond silence tient à leur étiquette. Un Valet-de-Chambre, moitié lisant, moitié bâillant, se levant avec peine, annonce comme par grâce, l'homme sans fortune. Enfin on le reçoit, enfin on lui dit : je pense à vous... je parlerai... Mais quand... Ce moment ne viendra jamais ; et le recommandé qui cherche des places, ne trouvera, comme disoit un plaisant, que celle de Vendôme ou de la Place Royale.

Mais prenons la loupe et nous découvrirons des Grands qui méritent de l'être. J'en connois de bienfaisants dont la gloire est dans les actions, et qui n'en parlent jamais. J'aime d'ailleurs à me persuader que si la vanité y est pour quelque chose, on trouve au moins dans leur cœur un petit coin pour la vertu.

“ La prohibition des jeux ! Quel funeste coup du sort ! Qué de jeunes gens aux abois ! Le fleuve du Potosi couloit dans chaque tripot, et ceux qui savent si bien corriger la fortune y puisoient à longs traits, et les roués s'y donnoient par ci, par là des rendez-vous.

“ Etres sans souci, se jouant de toutes les femmes en paraissant les adorer, charmans dans un tête-à-tête, sémillans dans un repas, habiles à raconter l'aventure de la veille, sçavans dans l'art de bien placer le mot du jour, rimailans parfois ; ils prennent toutes les nuances du caméléon ; et les meilleures sociétés croiroient manquer au costume de ne pas les recevoir. Au reste qui n'y reçoit-on pas ? C'est bien pire que tout cela. Venez demain dîner chez moi, disoit Néronde, une femme de qualité ; c'est le jour des coquins, et vous vous amusez.

“ Il faut dans Paris des personnages sur tous les tons ; et tout y trouve sa place jusqu'aux empyriques, jusqu'aux bateleurs, jusqu'aux chansonniers ; les uns et les autres n'ont pour vivre que des racroc-

“ Les Poissardes, dont le langage révolte à moins qu'on ne s'en amuse, et qu'on en connoisse l'énergie, sont pleines de franchise et d'humanité : leur fureur passe comme une giboulée.

“ La halle est le pays qu'elles habitent ; c'est le jardin le plus riche de la France ; la mine ou s'enrichissent les Maîtres-d'hôtel. Chaque Province lui porte ses productions. La consommation est trop considérable pour qu'elle soit à bas prix. Un louis à Paris vaut à peine six francs dès qu'il est chargé ; mais on y cache son indigence plus que partout ailleurs, et l'on oublie son pays natal pour l'habiter. Le prodige est d'y voir des personnages qui n'ont rien, qui ne font rien, qui ne demandent rien et qui vivent avec une sorte d'élégance ; quelque intrigue sourde les soutient ; l'habit le plus caduc trouve encore entre leurs mains le moyen de rajetmir, et tout jusqu'au moindre chiffon y prend un air coquet.

“ On coure pour aller voir le navire volent.

A propos, depuis qu'on en parle, il a parcouru l'univers, et il est de retour. Tandis qu'on s'amusa à discuter sur la possibilité de l'entreprise, il a profité du trente-troisième vent, que personne ne connoît, (car les Marins n'en nomment que trente-deux) et par le moyen du souffle le plus complaisant, il s'est élancé dans la région éthérée.

“ Ceux qu'ils transporta dînèrent sur les superbes pyramides d'Égypte, soupèrent sur la magnifique tour de Pékin ; des esprits aériens les servirent avec une lesteté dont rien n'approche.

“ Non, il n’y a que Paris pour les inventions ; on attelera bientôt des poissons à la place des chevaux, et l’on ira se promener dans un char traîné par des esturgeons.

“ Tout est possible au Français qui veut ; il est trop aimable pour que les éléments lui résistent ; le malheur d’Icare fut de n’avoir pas été Parisien. Les inventeurs des machines aérostatiques auront pensé que leur besogne seroit à demi-faite, en s’essayant à Paris où l’on est toujours en l’air.

“ Il est étonnant combien il y a dans Paris de réputations usurpées. Un grand proclame *Orgon* ; quelques femmes de la cour le mettent en crédit, soit comme Littérateur, soit comme Médecin, et ses connoissances sont certaines et son esprit universel. Il peut se produire, et s’il trouve quelque contradiction, sa suffisance fera le reste. Passe en fait de Belles-Lettres, mais en fait d’Oculiste ou de Médecin, ma foi, la méprise coûte un peu cher.

“ Paris est un Parnasse où mille Auteurs, tant écrivailleurs qu’écrivains, fabriquent continuellement des Poèmes, des Romans, des Tragédies ; et peut-être n’y en a-t-il que quarante (car il n’est pas permis d’en rien rabattre) dont le nom soit connu des Neuf-Sœurs ; ont dit néanmoins qu’elles descendirent l’autre soir dans Paris pour y faire un souper ; qu’il n’y eût que trois de nos poètes qui mangèrent avec elles ; que le reste fut à l’office ; la chose est possible.

“ Un étranger cherchoit un jour sur la carte de Paris l’hôtel où logeoient les beaux-esprits. Vous les connoissez bien peu, dit un plaisant qui vint à passer, si vous les croyez capables de vivre entr’eux. D’ailleurs des génies sont dans l’air.

“ Les Marchandes de Modes forment un genre de musique pour les yeux, si l’on connoît le clavecin des couleurs.

Quelle fécondité que celle qui produit ces modes si coûteuses et si variées. Depuis la puce jusqu’à l’éléphant, tout est à leur discrétion. Corroies de Moines, couleurs de Religieuses, coeiffures d’Abbé, ceintures de Lévites ; il ne manque plus que des robes à sonnettes

comme celles du Grand-Prêtre ; mais je doute que les femmes vou-
lussent en porter.

“ C'est surtout la manière dont la mode influe dans la composi-
tion de certains ouvrages qui mérite attention. Faites galoper votre
style, employez de grandes phrases, des mots rares, des exclama-
tions, d'abondantes métaphores, beaucoup de paradoxes, peu de rai-
sonnements, des leçons impérieuses au Monarque, des sorties contre
les Moines, un galimatias métaphysique, un *tantinet* d'irrégion,
sur-tout un titre neuf ; voilà le livre à sa perfection. Il sera *philo-
sophique* ; il aura un style *brûlant* ; ehacun se l'arrachera. Vous
révolterez les sages, mais vous les traiterez de fanatiques et d'idiots-
L'argument sera péremptoire.”

DR Q.

LES DEUX FRÈRES

Au mois de juin 1840, mon oncle Guy Pen-Arech, atteint d'une péripneumonie, nous fut enlevé en quelques jours. Il avait soixante-dix-neuf ans. C'était le plus beau, le meilleur et le plus aimable des vieillards que j'aie connus. Il ne laissait pas d'enfants, il avait perdu sa femme en 1836, son bien retourna à des neveux et nièces bretons ; pour ma part, je n'héritais pas, mais j'eus, à titre de témoignage d'amitié, un manuscrit que je donne aujourd'hui au public.

Longtemps j'ai hésité à prendre cette détermination : mon oncle, dont je connaissais l'histoire, se présente, en la racontant lui-même, sous un jour qui parfois ne me semble pas suffisamment favorable. Mais il y a, pour les plus fermes et les plus généreux cœurs des moments de tentation. La lutte est d'ici-bas, ceux qui en sortent triomphants ont le droit d'avouer quelques faiblesses, cela ne les abaisse point et peut profiter à d'autres.

I

Dans la première année de la guerre désastreuse qui se termina par le traité de Paris, en 1765, mon père, Guy de Pen-Arech, lieutenant de vaisseau, servant à bord du *Soleil-Royal*, commandé par le comte de Poursevaux, fut grièvement blessé à la jambe dans un engagement contre deux frégates anglaises sur la côte de Coromandel. Transporté d'abord à Pondichéry, puis ensuite à l'Ile-de-France, il se rétablit, mais pas assez complètement pour reprendre du service. Pendant sa convalescence, il avait fait rencontre, à Port-Louis, d'un compatriote, M. Legorf de Kerseuf, Breton, établi depuis trente ans à l'Ile-de-France. Celui-ci l'emmena chez lui, dans l'intérieur de l'île, le combla de marques d'amitié et finit par lui donner en mariage l'aînée de ses cinq filles, Louise de Kerseul.

Six mois après son mariage, mon père revint en France, amenant avec lui sa jeune femme. Il espérait que, sous l'influence d'un climat plus stable, sa jambe reprendrait la force et la souplesse qui lui manquaient depuis la guérison extérieure de sa blessure. Mais, loin de là, son genou s'ankylosa complètement.

Voyant alors la carrière de marin fermée pour lui d'une façon

définitive, puisqu'il ne pouvait plus supporter le roulis, mon père se retira à Saint-Médéac, petite terre qu'il possédait à quelques lieues de Vannes, sur le bord de la mer.

Treize ans après, il eut la douleur de perdre sa femme. Deux enfants lui restaient, mon frère aîné, Olivier, et moi qui portais le nom de Guy, héréditaire dans notre famille.

Mon frère ressemblait à ma mère ; il était comme elle d'une rare beauté et infiniment doux de caractère ; mon père l'adorait ; il le garda près de lui. Pour moi, j'avais l'humeur vive : toujours sur la grève à marée basse, grand pêcheur de chevrettes, de crabes et de langoustes, enfant turbulent, on me mit au collège.

A partir de ce jour, et pendant dix années consécutives, il me fallut renoncer à mes courses sur les rochers et les grèves de Saint-Médéac, sauf pendant le temps des vacances. Du reste, mes goûts se modifièrent avec le temps. Mon frère aimait la chasse, il avait trois ans de plus que moi ; ce qu'il préférait me parut préférable : je devins chasseur.

Donc, nous chassions ensemble, Olivier et moi ; nous nous promenions ensemble, nous causions ensemble ; toutes les joies et les émotions de l'adolescence, puis de la jeunesse, nous étaient communes, jamais le plus petit nuage d'humeur entre nous. Je ne dis pas cela à notre éloge exclusif ; j'ai connu depuis, dans le monde, des frères qui, devenus hommes, s'aimaient fortement après avoir eu dans leur enfance des disputes et des querelles sans nombre ; je le dis parce que c'est la vérité, je le dis pour faire mieux comprendre les heureux rapports de caractère qui existaient entre mon frère et moi. Nous avions des défauts l'un et l'autre, mais ils ne se heurtaient pas.

Olivier était lent dans ses mouvements, dans sa démarche, dans sa parole et surtout dans ses décisions ; il réfléchissait, attendait, hésitait ; une fois son parti pris, il ne revenait plus ; sous sa douceur il y avait une énergie invincible. Tout au contraire, j'étais impétueux, presque violent, je partais comme une flèche, mais je me décourageais aisément ; la fixité dans les idées ne m'est venue que plus tard.

Olivier n'eût pas été propre au commandement : les subordonnés ont besoin d'être enlevés par la parole et l'action. Dans le cabinet, poursuivant la réalisation d'une affaire difficile et de longue haleine, il eût fait de grandes choses. Dès l'âge de dix-huit ans, il combinait

d'avance une partie de chasse, choisissait le jour et l'heure favorables, selon la saison, prenait le vent, suivait l'itinéraire tracé, ne tirait qu'à coup sûr et s'arrêtait aussitôt qu'il avait abattu le nombre de pièces de gibier réclamé par la cuisine de Saint-Médéac. Nous avions un voisin de campagne avec qui mon père avait eu quelques démêlés ; nous ne chassions pas sur ses terres. Olivier prenait ses mesures de telle sorte que jamais une compagnie de perdrix levée sur nos champs n'allait s'abattre sur ceux du voisin. En tout cela, il ne s'agissait que de chasse à la vérité, mais c'était alors notre grande affaire ; d'autres visées survenant avec l'âge, Olivier devait y apporter ses calculs, son esprit de suite, sa ténacité : malheur à qui oserait entrer en lutte avec lui ! En attendant, nous vivions dans la paix et l'union la plus parfaites.

Mes études terminées, il fut question pour moi du choix d'une carrière. Appelé, en sa qualité d'aîné, à recueillir les deux tiers des biens paternels et maternels, retenu d'ailleurs par le besoin qu'avait mon père de sa douce compagnie, mon frère ne songeait pas à quitter le logis ; moi, il fallait que je me pourvusse autrement. Certes, je ne demandais pas mieux que de courir après la fortune par une voie ou par l'autre, j'avais même une forte inclination pour la marine ; mais mon père n'en voulut pas entendre parler, il gardait rancune au métier de l'accident qui, par exception, avait brisé son avenir.

“ Marin ? me dit-il, mon pauvre Guy, pour être, comme moi, mis au rebut à vingt-huit ans, quand on se sent encore plein de force et de jeunesse ! Non, non, si tu veux voir du pays, va à l'Île-de-France ; le climat est superbe, et, si l'idée te vient de t'établir, il y a là de belles jeunes filles très disposées à suivre un mari en France ; tu n'es pas riche, on n'y regarde pas de si près que chez nous.”

Là-dessus, sans autre réflexion, je me décidai immédiatement. Trois mois après, je prenais, à Nantes, passage à bord d'un navire de commerce, très-fin voilier qui soutint sa réputation en échappant aux croiseurs anglais — nous étions alors en pleine guerre — et arriva sain et sauf à Port-Louis, le 23 septembre 1779.

On m'accueillit à merveille dans ma famille maternelle. Des quatre sœurs de ma mère, trois vivaient encore ; elles s'étaient mariées à de riches planteurs qui habitaient en différentes parties de l'île. Tous voulaient m'avoir à la fois. Je partageai mon temps le plus également possible, afin de ne froisser personne.

Mon père ne m'avait pas trompé ; le climat de l'Île-de-France, malgré la chaleur, excessive parfois, est admirable, les sites sont magnifiques ; on y trouve la plus charmante hospitalité, et il ne tenait qu'à moi, peut-être, de faire là un bon établissement ; mais, grand Dieu ! je n'y pensais guère. Des courses incessantes dans l'intérieur de l'île, à la recherche des beautés naturelles de cette terre volcanique revêtue d'une prodigieuse végétation, occupaient tous mes loisirs. Je fis, en outre, une excursion à Bourbon. Puis me vint le goût des collections ; je me passionnai pour les insectes et les coquilles.

Malheureusement, il arriva que les finances me firent défaut. Mon père, supposant avec raison que je trouverais le vivre et le couvert chez mes oncles, m'avait, au départ, donné cent louis, mon passage payé. Cette somme devait, suivant son estime, suffire à mes menues dépenses deux années durant. Néanmoins, au bout de dix-huit mois, sans avoir fait la moindre folie, je logeais le diable en ma bourse. Sur ces entrefaites, un jeune homme de Bourbon, appelé Lejeune, que j'avais connu au collège en France, et retrouvé à Port-Louis, me fit une singulière proposition. Il y avait en ce moment à vendre au commissariat de la marine une forte quantité de poudre de guerre légèrement avariée. Le jeune me proposa d'acheter cette poudre de compte à demi et d'aller la vendre à Madagascar ou sur la côte d'Afrique. Je fis part de cette affaire à l'un de mes oncles, qui m'avança de l'argent. La poudre fut achetée ; Lejeune et moi, nous frêtâmes un petit navire, et, nous fiant à notre bonne étoile, nous allâmes droit à Zanzibar, où notre cargaison trouva placement immédiat. Au bout de six semaines, nous rentrions à Port-Louis, avec un bénéfice de 4,500 francs chacun.

Cet heureux coup de commerce me donna l'idée d'en tenter d'autres ; volontiers même, si j'avais trouvé de bons compagnons, j'eusse pris part à quelques courses contre les Anglais, mais je ne devais être ni marchand ni corsaire, les occasions ne se présentant pas sur l'heure ; je revins à mes collections d'histoire naturelle. Puis, peu de temps après, un planteur qui m'avait souvent témoigné amitié et prêté ses chevaux pour faire des courses dans l'île, eut recours à mon savoir en mécanique. Je l'aidai de mon mieux à monter un système de cylindres destinés à broyer les cannes à sucre. J'oubliai tout pour combiner des engrenages. Au fond, j'avais le cœur vide et l'esprit inoccupé ; de là, seulement venait mon humeur instable.

II

Après deux ans de séjour à l'Ile-de-France, je touchais à ma vingt-troisième année, lorsque je reçus une lettre de mon père qui m'annonçait le prochain mariage de mon frère avec une certaine demoiselle Sophie de la Gemmeraie, et m'invitait à venir assister aux fiançailles.

Aucun intérêt sérieux ne m'attachait à la colonie; ce fut avec grande joie que je répondis à l'appel de mon père.

Afin d'éviter le danger très-inutile de me faire prendre sur un bâtiment français, la guerre sévissant toujours, je pris passage à bord d'un navire hollandais qui, après une heureuse traversée, me débarqua à Flessingue, d'où je gagnai par terre mon pays de Bretagne.

Mon arrivée à Saint-Médéac fut l'occasion d'une fête peu tumultueuse assurément, il n'y avait là pour me recevoir que mon père et mon frère; mais la franchise et la vivacité des sentiments de part et d'autres valaient bien le tapage d'une grande réception.

Trois années d'absence, la régularité de ma conduite à l'Ile-de-France, voire ma petite expédition aventureuse à Zanzibar m'avaient fait gagner dans le cœur de mon père. Il ne voyait plus en moi l'enfant impétueux et volage, toujours prêt à faire des escapades sans but; il me considérait et me traitait comme un homme.

"Foi de Breton, mon cher Guy, me dit-il, tu as pris bonne mine; je dois peut-être regretter de t'avoir éloigné de la carrière où j'ai été si malheureux; l'épaulette d'enseigne te siérait à merveille. Enfin, ce qui est fait est fait; nous aviserons autrement."

Mon frère m'accueillit avec beaucoup de tendresse. Il était plus beau, plus calme, plus réfléchi que jamais. Le premier jour se passa sans que je pusse l'entretenir à mon aise, et pourtant il me tardait d'apprendre de lui quelques détails sur son mariage. Mon père avait dit, il est vrai, devant moi en parlant de mademoiselle Sophie de la Gemmeraie: "C'est une enfant charmante, bien élevée, riche, fort riche, ma foi, sans frère, ni sœur, ni père ni mère; elle sera entièrement à nous; une bonne femme pour Olivier, une sœur pour Guy, une fille pour moi; dans tout le royaume on ne pourrait mieux rencontrer." Mais cela ne me suffisait pas et ne m'éclairait nullement sur un point fort important. Pourquoi Olivier se mariait-il? Par raison ou par inclination? Pour être riche ou pour être heureux? Jamais jusque-là il ne m'était entré dans l'esprit qu'un homme, en

dehors de certaines nécessités de situation ou d'état, pût songer à prendre les ennuis et les embarras du ménage avant d'avoir atteint l'âge de trente ans au moins. Comment se pouvait-il faire qu'Olivier ne pensât pas là-dessus comme moi ? Je voulais le lui demander ; j'épiais le moment. Il se présenta bientôt.

Dès le lendemain de mon arrivée, nous fîmes, Olivier et moi, une longue promenade sur la lisière du bois de Plémeuc.

A beau mentir qui vient de loin, dit le proverbe, et, si l'on ne ment, toujours faut-il conter. Depuis vingt-quatre heures, j'étais perpétuellement sur la sellette ; mon père ne m'avait pas laissé respirer une minute, il ne se lassait pas d'entendre les détails que je pouvais lui donner sur nos luttes maritimes dans les mers de l'Inde. A son tour, Olivier me mit à contribution ; il voulait savoir la vie qu'on mène aux colonies. La description de ces pays, si différents du nôtre et qui cependant nous touchaient de près, puisque nous y avons la moitié de notre famille, l'intéressait vivement. Je satisfis sa curiosité de mon mieux : puis enfin je m'arrêtai.

—Maintenant, mon cher Olivier, lui dis-je, il me semble que j'ai amplement payé ma bienvenue ; ne pourrais-tu pas, toi aussi, m'apprendre du nouveau ?

—Du nouveau ! me répondit-il en riant, du nouveau dans notre petit pays !

—Mais sans doute ; n'y aurait-il que ton mariage.

—Eh bien, mon père t'a tout dit hier soir à cet égard.

—Comment ! tout ? Je sais que mademoiselle Sophie de la Gemme-raie est riche et bien élevée. Le public ne l'ignore pas apparemment. Je voudrais en savoir un peu plus long que le public.

—Voyons. Que veux-tu savoir ?

—Dis-moi, Olivier, pourquoi te marier ? Qui t'a mis en tête cette idée singulière ?

—L'idée n'est pas singulière, ce me semble.

—Se marier à vingt-six ans !

—Eh bien ?

—Autant vaudrait entrer à l'hôpital pour le reste de ses jours.

—Allons, tu plaisantes.

—Non, Olivier, je ne plaisante pas ; un homme marié est un invalide, un impotent, un esclave ; s'il veut aller aux Indes, sa femme dit : " Non ; " s'il veut s'engager dans telle ou telle affaire, sa femme dit : " Non ; " s'il veut courir quelque risque, sa femme dit : " Non. "

Un homme marié, perd la plus précieuse de toutes les libertés, celle de disposer de soi. Il se donne, je le veux, il ne se vend pas ; mais, en fait, il ne s'appartient plus."

Olivier s'arrêta, prit un air sérieux et se mit à tracer des signes cabalistiques sur la poussière de la route avec une badine qu'il tenait à la main. Je le laissai faire, je le connaissais, il réfléchissait avant de répondre.

"Viens ici, me dit-il au bout d'une minute."

En même temps il me prenait par le bras et me plaçait de façon que je pusse voir les signes qu'il avait tracés sur la poussière.

"Comment ! m'écriai-je, de l'algèbre ? ($M = E$) ($M = D$, $D = L$).

—Oui, mon cher Guy, voici ta proposition : $M = E$, Mariage égale Esclavage. Voici la mienne : $M = D$, Mariage égale Devoir ; $D = L$, Devoir égale Liberté.

—Ecoute, il y a dans ce que tu disais tout à l'heure une apparence de vérité ; ce n'est qu'une apparence, le fond est très-faux. Sans doute, quand on se marie, on prend un engagement irrévocable ; mais est-on esclave pour cela ? Non. Parce qu'on a pris cet engagement, on ne s'est pas fait un esclavage ; on s'est créé un devoir, et rien au monde n'est plus libre que l'accomplissement d'un devoir ; car c'est là résistance aux passions, aux entraînements, aux tyrans du dehors ; c'est l'affirmation même de la liberté, l'acte libre par excellence. Prévaloir contre toutes les tentations en restant fidèle à Dieu, aux hommes, à sa conscience, par un vouloir persévérant, voilà le suprême honneur de l'être raisonnable. Oui, en se mariant, on se lie pour la vie ; mais l'homme a ce droit, autrement il ne se posséderait pas lui-même et dépendrait du caprice. Là serait le véritable esclavage.

—Parbleu ! m'écriai-je, en dépit de ton algèbre et de ta morale, il n'en reste pas moins que, si tu te maries aujourd'hui, demain tu ne seras plus libre d'aller aux Indes.

—A moins, reprit Olivier en riant, à moins que ma femme, dès demain, ne me dise : "Va-t'en aux Grandes-Indes !" Non, sérieusement, tu te fais illusion, ta proposition revient à celle-ci : "On ne peut faire à la fois deux choses contraires." Rien de plus vrai, mais il n'y a en ceci trace d'esclavage. Assurément, quand on se marie, on s'enlève dans une certaine mesure la faculté de faire telles ou telles choses qui ne sont pas compatibles avec l'état qu'on vient d'embrasser ; mais cet inconvénient, on le rencontre partout : un

soldat ne peut pas commercer, un commerçant ne peut pas devenir colonel ; nous ne pouvons pas courir simultanément deux carrières, nous n'avons pas le don d'ubiquité, nous sommes limités, voilà tout.

—Enfin, mon cher Olivier, je ne comprends pas qu'on songe à se marier à vingt-six ans.

—A la bonne heure, tu ne comprends pas ; peut-être comprendras-tu un jour.

—Mais, bref, qu'est-ce qui t'a déterminé ?

—Ah ! nous y voilà : c'était ce qu'il fallait demander tout d'abord, au lieu d'escarmoucher pour me faire sortir de mes retranchements. L'escarmouche est inutile, je n'ai point de retranchements pour toi. Eh bien, tu désires savoir ce qui me décide à me marier ? Je voudrais pouvoir te répondre : C'est la raison seule, malheureusement, ce ne serait pas exact. Sans doute la raison m'a fait faire les premiers pas ; je désirais remplir ma vie, je la sentais vide. Mon père ayant voulu me garder près de lui, je ne puis avoir la légitime ambition d'exercer des fonctions publiques ; on m'a retenu au foyer, désormais ma place est au foyer. Mais j'y suis seul ; or, il n'est pas dans l'ordre commun de rester seul. J'ai donc songé à me marier pour être quelque chose en ce monde, savoir : père de famille. Il y a beaucoup d'hommes mariés, il y a peu de vrais pères de famille. J'aurais voulu être père de famille dans la grande acception du mot. Tel est le but que je me suis proposé d'abord. Mais quand j'ai eu réfléchi aux nombreux et importants devoirs, aux dangers, aux peines de cet état si commun et généralement si mal compris, j'ai été tenté de reculer. Tous ceux qui ont vécu disent que la vie est amère, pleine de souffrances et de larmes. Que sert alors d'ajouter d'autres vies à la sienne ? N'est-ce pas vouloir souffrir dans ceux qu'on aime et peut-être mourir plusieurs fois ? Les égoïstes un peu avisés ne se marient point. Moi aussi, j'hésitais ; j'aurais voulu avoir une compagne dans mes jours heureux, je n'en voulais plus à l'aspect de ces affreux jours de deuil qui se lèvent à tout horizon humain. Voilà quel a été le second mouvement de mon âme. Mais la Providence oppose aux difficultés de la situation un mobile d'action suffisant. La gloire fait le soldat vaillant, l'amour fait le père généreux. C'est dans le cœur que germent ces beaux sentiments, et ils dominent les froids calculs de la tête.

Au plus fort de mes hésitations, mon père, à qui j'avais fait part, quelques mois plus tôt, de mes velléités d'établissement, me dit un

matin : " Je me suis occupé de toi, je t'ai trouvé plus charmant le des partis, une héritière, une orpheline, la pupille d'un de mes vieux amis, mademoiselle Sophie de la Gemmeraie ; tout est arrangé, vous allez vous voir pendant huit jours dans une maison tierce ; si l'un et l'autre vous dites : " Oui, " ce sera chose arrêtée. Toutefois le mariage n'aura lieu que dans un an, parce que M. du Quillio, l'oncle de la jeune fille, veut préalablement rendre ses comptes de tutelle. "

Là-dessus, n'osant pas avouer mes perplexités, j'ai suivi mon père chez madame de Trévenin où j'ai vu Sophie. Depuis, j'ai été deux fois chez M. du Quillio, j'y retrouvais toujours Sophie. Ah ! il n'était pas besoin de cela désormais pour que je me décidasse. Dès le premier jour, en moi-même, j'avais dit oui.

J'aimais, j'aime profondément, je ne balance plus, les sombres couleurs de l'avenir se sont effacées, mon regard ne va pas au-delà de l'aurore radieuse qui se lève devant moi.

Et voilà où j'en suis présentement, frère Guy. Je ne t'ai rien caché ; tu vois quelles ont été à l'origine mes aspirations vers un état plus fixe et plus utile que celui de jeune homme inoccupé ; je t'ai dit mes craintes, mes retours sur moi-même quand la tâche m'a paru pénible ; puis enfin tu sais l'entraînement auquel j'obéis aujourd'hui. Sophie remplit mon cœur et ma pensée. Que j'aie raisonné, que j'aie hésité, cela me paraît absurde, impossible. Ou plutôt non, c'est tout naturel : je n'avais pas vu Sophie !

— Mon cher Olivier, dis-je en prenant la parole après un instant de silence, tu es plus sage et plus fou que moi : jamais je ne m'étais imaginé qu'il y eût tant de difficultés dans l'état de père de famille, qui me paraissait, au contraire, le plus simple du monde ; jamais, en revanche, la vue d'une jeune fille ne m'a tourné la tête.

— Ah ! tu ne connais pas Sophie !

— Mon Dieu, j'ai vu de fort belles personnes à l'Île-de-France, l'idée de me marier ne s'est pas présentée une seule fois à mon esprit.

— Tant mieux ; le pèlerinage de la vie est long parfois ; il ne faut pas s'associer pour le faire avec la beauté seule, car la beauté reste en route. Donc tu as bien fait. Mais en faisant autrement que toi, ai-je mal fait ? Songe que nos situations n'étaient pas semblables. A l'Île-de-France, sans appui, sans conseil, tu pouvais te laisser emporter par un caprice. Ici, sous les yeux de mon père, approuvé

par lui, je n'avais rien de semblable à craindre. Et puis, croire que Sophie n'est simplement qu'une belle personne!

—Elle est tout ce que peut être une fille d'Eve, je le veux, mon cher Olivier; mais encore n'y a-t-il qu'elle en ce monde? Décidément, tu me parais aimer à un point qui n'est pas raisonnable.

—Pas raisonné, oui; mais pas raisonnable? Et pourquoi? L'amour des époux l'un pour l'autre a été placé au-dessus de toutes les affections terrestres par Dieu lui-même. Or, là où Dieu n'a point posé de limites, la raison n'en saurait mettre.

—Allons, c'est fort bien répondu; néanmoins, je le répète: je ne comprends pas.

—Tu ne comprends pas! me dit Olivier en me regardant fixement; je te connais, mon cher Guy, eh bien, je le répète aussi, moi, tu comprendras un jour; alors peut-être tu aimeras plus follement que moi: tâche d'aimer droitement!

Nous reprîmes notre promenade en silence. Du bois de Plémeuc à Saint-Médéac, il y a une lieue. Pendant la durée de ce trajet, la conversation languit entre nous; je songeais au singulier changement qui s'était opéré en mon grave et prudent frère; lui pensait sans doute à Sophie.

A Saint-Médéac, on soupa à sept heures. Après le souper, mon père, qui menait les choses rondement, nous annonça que le lendemain nous irions au Plesquen chez M. du Quillio.

“Tu es arrivé à temps, mon garçon, ajouta-t-il en s'adressant à moi, les fiançailles auront lieu dans trois semaines, le 15 juillet, et le mariage sera célébré à la fin de l'automne. A propos, il faut que je te donne la consigne: point de cérémonies avec ta future belle-sœur; nous avons découvert, du Quillio et moi, une alliance entre le grand-père de Sophie et ma mère; en Bretagne, on se traite de cousin jusqu'au vingt-cinquième degré; ainsi pas de “mademoiselle,” tu diras “ma cousine” ou “Sophie” tout court, à ton choix.

Cette consigne me plaisait assez peu; je m'inquiétais d'avoir à traiter familièrement, dès le premier jour, une cousine au vingt-cinquième degré. Mais mon père n'aimait pas les cérémonies; je ne fis pas d'objection.

III

Le Plesquen est un petit pays situé près de Trégornan, au centre de la basse Bretagne. La terre de M. du Quillio portait le nom du

pays lui-même. Il y a dix-huit lieues de Saint-Médéac au Plesquen. Le lendemain matin, mon père fit venir des chevaux de poste et s'installa dans sa voiture, où il occupait une place énorme ; il était grand et gros, et son infirmité l'obligeait à tenir la jambe toujours allongée. Olivier prit place à côté de lui. Pour moi, afin de ne pas gêner mon père, je montai un des chevaux de la maison, excellent trotteur, très-capable de faire dix-huit lieues d'une haleine.

Le voyage se fût effectué le mieux du monde sans un incident qui me causa quelque ennui. Au dernier relais, je m'aperçus que mon cheval était déferré d'un pied. Il fallait m'arrêter et perdre une demi-heure ; pendant ce temps-là, mon père et mon frère prendraient de l'avance, et j'arriverais seul dans une maison où je ne connaissais personne. Enfin il y a de pires malheurs en ce monde, je me résignai. Je courus chez un maréchal, je mis deux pièces blanches sur son enclume, et je le talonnai si bien qu'il eut fini sa besogne vingt-cinq minutes après le départ de la voiture. J'aurais pu la rejoindre en pressant mon cheval, mais il avait déjà quinze lieues dans les jambes ; je préférerai prendre un chemin de traverse qu'on me disait plus court que la grande route. Il était plus court, en effet, et même beaucoup trop court, car j'arrivai au Plesquen avant la voiture. Ainsi, mon mauvais destin le voulait absolument, il fallait que je me présentasse moi-même.

Heureusement madame du Quillio était seule au logis. Elle me reçut avec simplicité, me mit à mon aise ; je respirai. Mon père ne pouvait manquer d'arriver d'un instant à l'autre ; je me croyais tiré de peine. Hélas ! je comptais sans mon hôte, ou plutôt sans mon hôtesse.

Au bout de cinq minutes, madame du Quillio parut inquiète ; elle alla plusieurs fois regarder par la fenêtre.

“ Mon Dieu, monsieur, me dit-elle, me permettriez-vous d'agir avec vous tout à fait sans façon ? Mon mari est avec mademoiselle de Trévenin, Sophie et nos filles, à voir faner dans les prairies, je n'ai personne ici pour le faire prévenir, tout notre monde est à faner, sauf le cocher qui ne saurait quitter en ce moment ; auriez-vous la bonté d'aller vous-même avertir M. du Quillio ? Il serait désolé de ne pas se trouver là à l'arrivée de votre père.”

Je me levai avec empressement. Madame du Quillio m'indiqua la direction à suivre, et, assez à contre-cœur, sans qu'il y parût, je m'acheminai vers les prairies. Ce n'était pas M. du Quillio que je

redoutais, mais bien le bataillon féminin qui l'entourait. A vingt-trois ans, on ne brave pas volontiers le regard toujours supposé malin de quatre ou cinq jeunes filles. Pour le quart d'heure, j'aurais préféré être à vendre ma poudre sur la côte de Zanzibar.

A trois ou quatre cents pas du Plesquen, j'aperçus dans une prairie qui longeait un ruisseau plusieurs groupes de travailleurs, les uns fanaient, les autres mettaient du foin en meule. Ces derniers étaient les plus rapprochés de moi, je me dirigeai de leur côté. Parmi eux se trouvait un homme d'un certain âge, vêtu de toile grise et si couvert de brindilles de foin qu'on ne distinguait ni son visage ni même la forme de son chapeau. Cependant il paraissait diriger le travail, la coupe de ses habits le distinguait des faneurs: Pensant avoir affaire à quelque valet de confiance, ce fut à lui que je m'adressai.

“ Mon ami, lui dis-je, pourriez-vous me dire où je trouverais M. du Quillio ?

— Mon ami ! s'écria-t-il en se tournant de mon côté d'un air étonné... après tout, mieux vaut dire “ mon ami ” que “ mon ennemi. ” Tiens ! mais du diable si ce n'est pas un Pen-Arech.

— Monsieur, repris-je, m'apercevant de ma méprise, veuillez me pardonner...

— Eh oui ! c'est mon vieux camarade rajeuni de trente ou quarante ans ; c'est sa voix, sa taille, sa tournure ; ces coquins de Pen-Arech, il n'y a pas de plus beaux hommes en Bretagne. Allons, mon cher... Guy... n'est-ce pas ? embrassons-nous ; vous voulez M. du Quillio, le voilà. ”

Ce disant, il me donnait une chaude accolade qui me couvrit de foin de la tête aux pieds.

“ Pardonnez-moi, monsieur, encore une fois je suis désolé... ”

— Bon ! désolé, quand on arrive chez des amis ! Laissons ça ; venez, je vais vous mettre en compagnie qui n'est pas désolée, je vous en réponds.

Il me prit par le bras et me tint si serré, me mena si bon train, qu'il ne me fut pas possible de secouer le foin qui couvrait mes habits. A peine eus-je le temps de lui dire l'objet de ma venue. Après avoir fait cinquante pas, nous nous trouvâmes en présence de trois jeunes filles et d'un garçon de quinze à seize ans, tous assis au pied d'une meule de foin.

“ Mesdemoiselles, dit M. du Quillio, je vous présente M. Guy de Pen-Arech. . . Mais Sophie ? Sophie où est-elle ?

— Mon oncle, se hâta de dire le jeune garçon, nous jouons à la princesse abandonnée. Sophie est dans l'île déserte.

— Vous avez trouvé ici une île déserte ?

— Oui, mon oncle, tenez là-bas.

— Ah ! bon ! c'est une île qui tient fortement à la terre ferme ; enfin, île ou non, je vais y chercher Sophie.

— Oh ! et notre jeu ! c'est à moi d'aller la délivrer.

— Toi, mon pauvre Paul, tu es à peine bon à délivrer un poulet de sa coquille. Puisque vous jouez, soit ; mais ce sera Guy qui délivrera la princesse.

— Oui ! oui ! s'écrièrent les jeunes filles, c'est parfait, un chevalier inconnu.

— Mais, observai-je, je ne sais pas mon rôle, et en fait de délivrance de princesses, je n'ai pas la plus petite expérience.

— C'est très simple, me dit-on, il suffit de chercher l'île déserte au milieu de l'océan ; l'île trouvée, d'en sonder les immenses forêts pour découvrir le lieu où l'on a lié la princesse à un arbre mystérieux ; la princesse trouvée, de couper ses liens, de détacher le bandeau qui couvre ses yeux, et de lui dire en se prosternant : “ Votre libérateur, madame, est à vos ordres et à vos pieds pour la vie.”

— En effet, c'est très-simple, dis-je avec beaucoup de gravité pour entrer dans l'esprit du jeu.

— Allons, Guy de Pen-Arech, en avant ! s'écria M. du Quillio en me prenant par le bras pour me montrer dans quelle direction se trouvait l'île déserte.

C'était tout bonnement une autre meule de foin, la plus voisine.

Je partis sans plus attendre.

“ Oh ! mais ce n'est pas comme cela, s'écria-t-on, il faut avoir les yeux bandés.”

Alors seulement, je compris bien le jeu, sorte de variante du colin-maillard. Afin de ne pas *trimmer* trop longtemps, je cherchai quelque point de repère ; je n'en trouvai pas d'autre que le vent ; il me frappait la joue droite quand je me plaçai en face de l'île déserte. Cette remarque faite, je me laissai bander les yeux, on me fit tourner deux ou trois fois sur moi-même, puis on m'abandonna à mon instinct. Je repris aussi exactement que possible ma position première, je marchai droit devant moi, puis au bout de cinquante pas, je tâtonnai à droite et à gauche en décrivant des cercles plus ou moins étendus

autour du point où je m'étais arrêté. On m'avait suivi : j'entendais rire et chuchoter derrière moi : tout à coup une légère exclamation me fit voir qu'il se passait quelque chose d'intéressant, j'avançai la main, je touchais à la meule de foin. M. du Quillio accourut et détacha mon bandeau. A trois pas, de l'autre côté de la meule, une jeune fille, les yeux bandés aussi, elle, attachée avec du jonc à une branche de saule fichée en terre, écoutait en souriant et d'un air intrigué les rires étouffés de ses compagnes.

“ Princesse, lui dis-je, permettez à l'humble serviteur qui vient de faire quatre mille lieues à votre recherche. . . ”

Au son d'une voix à elle inconnue, la princesse brisa le brin de jonc qui retenait sa main droite et souleva son bandeau.

“ Ah : fi donc ! s'écria le chœur. ”

—Comment ! c'est tout naturel, dit M. du Quillio ; ma pauvre Sophie ! te voilà toute rouge et interdite. Mon cher cœur, c'est ton cousin Guy de Pen-Arech, qui s'est prêté à nos enfantillages. Maintenant, continua-t-il, nous avons perdu cinq minutes, retournons bien vite à la maison, afin que les arrivants nous trouvent au poste.”

Ce disant il me prit par le bras et me retint un peu en arrière.

“ Je vous ai présenté à tout le monde sans vous nommer personne, reprit-il, c'est un déni de justice ; je vais vous faire le dénombrement de cette trupe joyeuse. A droite, vous voyez Sophie de la Gemmeraie, que vous avez si victorieusement délivrée tout à l'heure ; près d'elle, Jeanne de Trévenin, la fille de notre bonne voisine et amie, madame de Trévenin, puis mes deux filles, Louise et Madeleine, enfin Paul Kermerel, un des enfants de ma sœur. ”

J'allais parler, il ne m'en laissa pas le temps ; se baissant vivement, il ramassa une poignée de foin, la brisa, la flaira, me la mit sous le nez.

“ Hein ! fit-il, sentez-moi ça ! Comment sont les foins de vos côtés ? Ici, vous voyez : fins, cassants, verts. . . et abondants !. . . une année magnifique. ”

—Je ne sais trop, dis-je, comment sont les foins à Saint-Médéac, je n'y ai passé qu'un jour.

—Ah ! c'est vrai, vous venez de loin. Eh bien, là-bas, à l'Ile-de-France, comment va votre famille ? ”

Avant que j'eusse ouvert la bouche pour répondre, il m'avait quitté.

“ A gauche ! mesdemoiselles, criait-il, nous allons traverser le verger ; c'est plus court. ”

Et, prêchant d'exemple, il courait ouvrir une barrière qui séparait la prairie du verger.

Je restai seul pendant deux ou trois minutes. J'étais contrarié du personnage qu'on m'avait fait jouer jusque-là ; je me demandais ce que pouvaient penser de moi ces rieuses jeunes filles dont la gaieté persistante m'inquiétait fort. Le pis, dans tous les cas, eût été de demeurer muet et honteux ; je m'avançai vers Sophie qui venait de s'arrêter pour cueillir une fleur, et je m'excusai de la façon un peu étrange avec laquelle je m'étais présenté.

“ Oh ! me répondit-elle en souriant, j'ai bien compris que cette petite pièce avait été imaginée par mon oncle.

— Ainsi vous ne m'en voulez pas ?

— Comment ! vous en vouloir ? A ce compte je devrais aussi, moi, vous demander pardon de m'être effarouchée si mal à propos.

— Il ne manquerait plus que cela, mademoiselle, pour me confondre tout à fait. Mais, puisque vous êtes si bonne, permettez-moi de vous dire par avance ce qu'on exige encore de moi ; mon père prétend qu'il y a entre nous une parenté du temps des Gaulois, et, en conséquence, il veut que je vous appelle ma cousine.

— Eh bien, je suis prête à vous donner la réplique, à condition, toutefois que vous commencerez.

— Alors, je commence, ma cousine.

— Et moi, je continue, mon cousin.”

Nous nous regardâmes en riant ; la connaissance s'était faite.

“ Allons ! allons ! nous cria de loin M. du Quillio, vite ! vite ! ils sont arrivés. ”

Mon père et mon frère venaient, en effet, de descendre de voiture, quand nous entrâmes dans la cour du Plesquen. M. du Quillio courut à eux, les embrassa, et, naturellement, parsema leurs habits de graines et de brindilles de foin.

— Mon cher du Quillio, dit mon père, vous voilà en uniforme de fauche.

— Ah ! dame ! répliqua le joyeux compère, on se sent du métier.

— Mesdemoiselles, reprit mon père en saluant, nous avons oublié nos ordres, M. du Quillio vient de les attacher à notre boutonnière.”

Olivier vint dire à Sophie quelques mots aimables, mais d'un ton

grave. Pour voir qu'il était ému au fond, il fallait le connaître comme je le connaissais. Sophie lui répondit gracieusement et sans nul embarras.

"Allons voir la dame du logis," dit M. du Quillio.

Il prêta l'aide de son bras à mon père, et nous, jeunes filles et jeunes gens, nous suivîmes.

IV

Pendant que chacun prenait place dans la salle où nous attendait madame du Quillio, délivré des embarras du premier moment, je faisais mes remarques sur les personnages qui m'entouraient et sur le lieu où nous entrions. Ces remarques ne peuvent être ni profondes ni étendues, mais j'y ajoute, par anticipation, des détails qui sont venus plus tard à ma connaissance.

Il est juste de commencer par M. du Quillio, "le petit père Allons," comme disaient ses gens. "Allons," ce mot le peignait en effet : il allait toujours. Jamais je n'ai vu homme si remuant. Gros, court, vigoureusement bâti, très-alerte malgré ses soixante ans, le visage rouge, le coin de l'œil et la bouche ridés par l'habitude du rire, tout en lui respirait la bonne humeur, la bonne humeur campagnarde; il riait fort, plaisantait sans cesse, passait même la mesure. Un brave homme, un bon homme, franc, ouvert, cordial, pas le moins du monde un homme élégant.—La maison du Plesquen semblait taillée sur le patron du maître : c'était un honnête bâtiment; élevé d'un étage, épais, solide, spacieux, sans ornements ni architecture d'aucune sorte, garni à l'intérieur de bons meubles, bien assurés de vieillir en place et de n'être jamais sacrifiés aux exigences de la mode.—Madame du Quillio, que je nomme après les meubles, non par irrévérence, mais pour suivre l'ordre de mes impressions, me parut une femme délicate, malade, d'un caractère un peu effacé; peut-être souffrait-elle des façons vulgaires de son mari, mais elle souffrait en silence : après vingt-cinq ans de ménage, elle devait savoir que le mal était sans remède.—Louise et Madeleine du Quillio, dans toute la fraîcheur de la jeunesse, ne manquaient pas d'agrément; leur petit minois rond et coloré brillait de gaieté.—Mademoiselle de Trévenin, grande fille de prestance solennelle, contrastait avec ses amies : dans ses yeux noirs, dans son tour de tête, il y avait quelque poésie; mais elle cherchait l'effet; quand elle s'oubliait un instant, elle était mieux.—Enfin, Sophie de la Gemmeraie, d'un ou deux ans plus jeune que ses compagnes, elle ne

paraissait pas au premier abord leur être supérieure ; sa beauté simple, d'ordre élevé, résultant de la transparence et de la finesse des traits, d'une harmonie générale des mouvements, demandait à être étudiée et comprise. : c'est à l'âme qu'elle parlait. Il fallait voir Sophie, la revoir, l'entendre surtout ; elle commençait bientôt à plaire, puis elle attirait, elle charmait enfin, et ne s'emparait de l'admiration qu'après avoir gagné le cœur. Il y avait en tout ce qu'elle disait et faisait une grâce infinie. Elevée dans une maison où régnait la plus grande liberté d'allures, de manières et de paroles, elle avait su néanmoins se préserver des habitudes de hardiesse déplacée qui régnaient autour d'elle. Si on voulait l'entraîner au delà de certaines limites, elle s'arrêtait, refusait d'aller plus loin, mais sans airs pincés, avec tant de bon goût et de douceur qu'on subissait involontairement son influence. M. du Quillio mettait bien les coudes sur la table en présence de Sophie, mais il n'y vidait pas plus de deux bouteilles par repas, même dans la canicule.

“ Plus j'ai d'esprit, disait-il, moins Sophie en a ; si je parle un peu joliment, elle se tait : elle aime l'esprit à jeun. Allons, allons, il faut céder aux belles capricieuses ; mais, à ce compte, les vrais Bas-Bretons s'en vont.” En empêchant son oncle de manquer aux règles de la tempérance, Sophie maintenait la paix dans le ménage, et ce n'est pas peu de chose. Elle savait aussi étouffer tous les germes de mésintelligence qui pouvaient naître entre ses deux cousines : Louise et Madeleine la prenaient pour arbitre, et sa sentence invariable était qu'on devait s'embrasser bien tendrement et tout oublier. Si madame du Quillio paraissait avoir quelque chagrin, Sophie redoublait d'attention près d'elle, ne l'interrogeait jamais et la consolait mieux par ce témoignage discret de compatissance respectueuse qu'elle ne l'eût fait par des paroles hasardées, indiscreètes peut-être. Le tact chez elle était toujours sûr, parce qu'il venait d'une exquise sensibilité du cœur. Avec les étrangers, elle se conduisait simplement, bonnement, franchement, gaiement même, sans l'ombre de coquetterie. On croyait au Plesquen et dans le pays que ses cousines étaient plus jolies qu'elles.—Pourquoi pas ? il n'y avait pommes d'api plus vivement nuancées de blanc et de rose que les joues de Madeleine et de Louise.—Sophie partageait l'opinion commune et n'en voulait nullement à ses cousines de leur prétendue supériorité. Il faut le dire toutefois, madame de Trévenin avait à cet égard une opinion très différente de celle du gros public. “Com-

parer, disait-elle, les petites du Quillio à Sophie de la Gemmerai, voire les préférer ! j'en suis toute honteuse pour ceux qui en sont de là, c'est un goût de meunier. Et puis Sophie n'est pas seulement charmante de figure et de manières, elle est bonne et avisée ; sans elle du Quillio boirait, sa femme pleurerait, et les petites, qui sont vives, se chamailleraient : ce serait une maison détraquée. Sophie est l'ange gardien du Plesquen."

En vérité, tout ce que je viens de dire, je le répète, je ne l'avais pas deviné par intuition, en cinq minutes d'examen, depuis que nous étions entrés dans la salle ; je l'ai appris plus tard et progressivement, je le dis par avance, afin de n'avoir pas à y revenir.

Pour le moment, je me contentais, après avoir regardé à la ronde, d'observer Sophie et Olivier assis l'un à côté de l'autre. " Comment, me disais-je encore, peut-on se marier à vingt-six ans ? Qu'est-ce qu'une inclination pour qu'on y sacrifie sa liberté ? Ce problème me tourmentait toujours : la solution qui m'en avait été donnée, n'entraîna qu'à grand'peine dans mon esprit. Quoi qu'il en soit, j'observais. Olivier parlait lentement, d'un air sérieux et embarrassé. Sophie répondait en souriant ; au mouvement de ses yeux, on voyait qu'elle avait compris avant que les longues phrases de son interlocuteur ne fussent achevées. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient. M. du Quillio criait si haut et riait si fort que l'écho de sa voix couvrait le bruit des conversations particulières.

Le souper fut annoncé ; on passa à table. Je me trouvais placé à côté de mademoiselle de Trévenin. A part un peu trop d'apprêt dans son tour de phrase, elle causait avec sens et esprit. Mon autre voisine, mademoiselle Louise du Quillio ne me força point à partager mon attention, elle n'avait d'oreilles que pour les saillies de son père. Il est bon de dire que si M. du Quillio considérait ses filles comme des merveilles de beauté, les filles, à leur tour, tenaient leur père pour l'homme le plus spirituel de la province ; et cette dernière erreur était pire que la première : le brave homme, ainsi mis au pinacle avait à cœur de soutenir sa réputation ; alors Dieu sait ce qu'il tirait de son sac en fait de bons mots usés, de vieux dictons, de citations à contre-sens, de grosses plaisanteries dont il riait lui-même à gorge déployée.

" Allons, s'écria M. du Quillio en sortant de table, je retourne donner un coup d'œil aux foins. Qui m'aime me suive ! Ah ! vous, par exemple, mon cher Olivier, je vous prends au collet ; il faut que

vous voyez ça, du foin comme il n'y en a jamais eu. Malepeste ! je prie Dieu que mon procureur ne vienne pas me voir ces jours-ci, plus que jamais il mettrait du foin dans ses bottes. Ha ! ha ! ha !

—Vous permettez, n'est-ce pas, Pen-Arech ? Je vous enlève votre bâton de vieillesse, mais je vous en laisse un autre, et un solide ! Hi ! hi ! hi !

—A votre gré, mon cher du Quillio, répondit mon père.

—D'ailleurs nous ne resterons pas longtemps dehors : une heure, deux heures au plus.

—Deux heures ! mon ami, observa doucement madame du Quillio, il sera bien tard.

—Tard ? Voulez-vous vous coucher à neuf pour vivre nonante-neuf ? Est-ce qu'on peut songer à dormir par ce beau temps ? Du reste je suis bon prince, partageons le différent et la compagnie par la moitié : nous ne serons qu'une heure, et d'un ; j'emène Olivier, Paul et les fillettes, je vous laisse Guy et Sophie, et de deux. Allons ! c'est arrangé. En route, mauvaise troupe ! Pardonnez-moi, Jeanne, vous n'êtes pas comprise sous cette dénomination, vous figurez parmi les volontaires. Acceptez mon bras, je vais vous dire de si jolies choses !”

M. du Quillio partit en avant sans plus de cérémonie.

Je voyais bien que cet arrangement n'arrangeait pas le pauvre Olivier. Je m'approchai de lui.

“Si tu veux rester, lui dis-je à voix basse, je vais prendre ta place.

—Non, merci ! me répondit-il en me serrant la main ; si je restais, M. du Quillio devinerait pourquoi, et il en prendrait texte pour plaisanter indéfiniment. J'aime mieux faire ce petit sacrifice. Parle un peu de moi à Sophie.”

Après le départ des promeneurs, nous allâmes, de notre côté, madame du Quillio, mon père, Sophie et moi, faire les cents pas dans le jardin. Mon père marchait lentement et péniblement ; au bout d'un quart d'heure, il revint s'asseoir avec madame du Quillio près de la maison.

“Ma chère Sophie, dit-il, je ne veux pas vous clouer à la béquille d'un invalide, continuez à vous promener avec Guy, il vous contera ses voyages d'outre-mer.”

Sophie interrogea du regard madame du Quillio pour savoir ce

qu'elle devait faire ; puis, mon père ayant insisté, elle accepta mon bras.

V

Nous en étions restés précédemment, Sophie et moi, à l'échange assez prompt du titre aimable de cousin et de cousine, et, sur ce, je croyais la connaissance faite entre nous ; il s'en fallait précisément du tout au tout. Une fois que ma future belle-sœur eut son bras passé au mien, je demeurai coi. De mes voyages qui se réduisaient en définitive à deux traversées assez monotones, pas un mot : c'est de règle, un sujet indiqué d'avance paraît plus difficile à aborder que tout autre, il faut que les choses jaillissent de source. Nous avions fait cinquante pas dans le plus religieux silence ; je cherchais un exorde quelconque, l'exorde ne venait pas. Comment sortir de là ? Tout à coup je demandai à Sophie si elle aimait les fleurs : question piquante de nouveauté, comme on le voit. Sophie me répondit d'abord qu'elle les aimait beaucoup, puis qu'elle n'avait pas pour elles de passion déclarée, enfin qu'elle s'en souciait peu. Le plus clair de tout cela, c'est que ni l'un ni l'autre nous ne savions guère ce que nous disions. Néanmoins la glace était rompue ; des fleurs au jardin, du jardin à la maison, de la maison à ses habitants et de ceux-ci à Olivier la route se trouvait toute tracée ; nous la suivîmes et elle nous conduisit à un entretien naturel et intéressant. Je m'étendis sur le compte d'Olivier. Certes, il m'était bien aisé de faire l'éloge de mon bon frère. Sophie convint de ses mérites, renchérit même sur ce que je disais ; elle paraissait aussi libre que moi en pareille matière, et dégagée de toute préoccupation. J'en fus étonné ; il me semblait qu'une jeune fille parlant de celui qu'elle aimait eût dû éprouver quelque embarras, répondre par monosyllabes, approuver par son silence. La tranquillité d'âme de Sophie me montrait, au contraire, qu'elle se possédait parfaitement ; j'en fis honneur à la force de sa raison.

— Oui, me dit-elle à un certain moment, Olivier est si parfait que j'en suis presque inquiète.

— Comment cela, ma cousine ?

Nous nagions désormais en pleine eau de familiarité.

— Mais s'il n'a pas de défauts, comment serait-il indulgent ?

— Mon Dieu, tout simplement, parce que les personnes les plus parfaites sont aussi les plus indulgentes.

—Hélas ! par esprit de charité.

—Et vous n'aimez pas la charité, ma cousine ?

—Oh ! si ; mais recevoir toujours, être pardonnée toujours. Y a-t-il rien de plus désespérant à la longue ? Combien je préfère un échange de petits pardons ! Ces mutuels témoignages touchent le cœur et le relèvent alternativement. Pour aimer, ne faut-il pas qu'il y ait quelque égalité, même dans les faiblesses ?

—Voilà une doctrine consolante, dis-je en riant, je sais des gens qui désormais pourront compter sur leurs défauts pour faire passer leurs qualités.

—Mon cousin, vous êtes de ceux-là, je crois, reprit Sophie en m'adressant le plus charmant sourire ; un grain de malice tempère la bonté en vous ; jamais Olivier ne s'est permis tant d'irrévérence envers une de mes réflexions.

—Il est certain qu'il vaut mieux que moi, il est plus doux, plus patient, plus réfléchi ; son esprit reste toujours à une grande hauteur.

—Oui, il plane et nous rampons.

—Permettez, ma cousine, je n'ai pas dit cela de vous ?

—Non, mais vous le pensez, et j'en suis bien aise : ces hauteurs m'effrayent, j'ai été élevée terre à terre, je crains en quittant mon niveau naturel de faire quelque lourde chute."

En disant ces derniers mots, Sophie avait repris un air sérieux. Peu à peu, la conversation changea de cours. Nous y mettions chacun du nôtre. Je racontai nos jeunes années, à Olivier et à moi, la gravité précoce d'Olivier, ma pétulance et notre bon accord malgré cela. Ensuite j'interrogeai Sophie sur son enfance. Elle me parla du malheur qu'elle avait eu de perdre son père et sa mère, puis de l'éducation incomplète reçue par elle au Plesquen ; elle craignait véritablement de paraître trop inférieure à l'homme qui lui donnerait son nom. Je me récriai, de très bonne foi, certes ; je la trouvais non inférieure, mais supérieure à toutes les jeunes filles que j'avais pu rencontrer jusque-là. Mais elle ne se rendit pas : à son sens elle ne pouvait faire autrement que de garder l'empreinte du moule où elle avait été jetée dès le premier âge ; et, pour me démontrer cette thèse, elle entra dans de grands détails sur l'intérieur du Plesquen. Son raisonnement me touchait peu, je voyais en elle une exception à la loi commune ; mais il y avait dans ses remarques tant de finesse d'observation, une critique si juste et néanmoins si réservée, tant de

ménagement pour son oncle, de respect pour sa tante et d'amitié pour ses cousines, que je l'écoutai avec ravissement.

Il faisait presque nuit noire, nous n'avions pas encore songé à rejoindre mon père et madame du Quillio, quand les éclats de voix du maître de la maison nous apprirent qu'on venait de rentrer au logis.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Sophie, voilà mon oncle revenu. A quoi pensions-nous ?

— Je pensais, moi, ma cousine, dis-je d'un ton pénétré, que le jour où Olivier pourra du matin au soir vous pardonner vos imperfections, il sera l'homme le plus heureux de la terre.

— Est-ce qu'on fait des compliments à l'Ile-de-France ? me dit-elle en riant.

— Je l'ignore, répliquai-je ; toujours est-il que je n'en ai jamais fait à l'Ile-de-France ni ailleurs.

— Eh bien, il y a commencement à tout.

— Apparemment, dis-je.

Et en effet, je commençais à comprendre comment on peut, à vingt-six ans, voire même à vingt-trois, perdre de gaieté de cœur la belle liberté d'aller aux Indes.

Quand nous entrâmes dans la salle du Plesquen, M. du Quillio, en bras de chemise, racontait avec feu comme quoi la dernière charretée de foin avait été sur le point de verser au détour de la prairie dans le chemin.

— Le détour est mauvais, disait-il. Afin de ne pas piquer dans les ornières, nous nous étions mis tous à la besogne pour aider les chevaux. Ma foi, nous y allions bon jeu bon argent, quand Olivier, qui nous regardait travailler, s'est approché de moi et m'a fait remarquer tranquillement que si nous avançons de trois pas dans la même direction, la roue de droite tomberait dans le fossé. Il avait parbleu raison, le flegmatique Olivier. Il a fallu atteler les chevaux par derrière et reculer . . . Ah ! quelle misère ! Enfin, la journée est finie. Ça, il fait chaud : si nous mettions un verre de vin en prison ? hup ! ou sur le chemin de Laval ? Ha ! ha ! ha ! oui, *l'avale*, comme ça. Vous ne riez pas, ma petite Sophie. Que préférez-vous, Pen-Arech ? . . . Du Pouilly ? . . . du Chambertin ? . . . ou un doigt de *fil en quatre* ?

(A suivre)

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

	PAGES
A nos lecteurs.....	5
Alliance Saint-Jean-Baptiste.—ADOLPHE OUMET.....	219
Ane (L') et le bœuf.—(fable).....	547
Argent et Littérature, R. P. Delaporte. - A. DE B.....	641, 716
Bélangier (Horace).—L. A. PRUD'HOMME.....	464
Boucher (Curé Philippe).—J. EDMOND ROY.....	337
Chemin de la Vérité. — COMTE DE CHAMPAGNY.....	31, 102, 208, 358, 478
Clergé (Le) français et la politique.—P. MARCEAU.....	469
Chronique de Québec.—ERNEST GAGNON.....	542
Collège Sainte-Marie de Montréal.—BELLAY.....	577
Complot (Le) maçonnique contre la Papauté dans la première partie de ce siècle J. R. S. J.....	69
Congrès des savants catholiques à Paris, 1891.—X.....	475
Coup de Fusil (Le) dans l'œil (Feuilleton).—C. W. EMMI.....	618
Craven (Mme) et les bons romans.—BELLAY.....	321
Croquis de la vie des Canadiens émigrés aux Etats-Unis.—X.....	420
École (Une) de Sauvages.—JULES JETTÉ, S. J.....	286
Etablissement des sœurs de charité à la rivière Rouge.—J. DUGAS.....	21
Etienne de Carheil, S. J.—PIERRE VEUILLOT.....	95
Etude archéologique.—N. E. DIONNE.....	406, 449, 526
Fiancés (Les) de Grindervald (Feuilleton).—X.....	691
France (La) se réveille.—P. MARCEAU.....	351
Franc-Maçonnerie (La) destructive de l'ordre social.—A. DE B.....	415
Fragments et anecdotes historiques.—Q.....	612
Frères (Les deux) (feuilleton).....	745
Grand cœur et grand caractère.—Abbé MOREAU.....	596
Guillaume Audouart Saint-Germain.—J. EDMOND ROY.....	213
Guérison (Une) miraculeuse à Lourdes.—LOUIS COLIN.....	687
Hamon (E.) S. J. l'émigration canadienne aux Etats-Unis.—A. de B.....	513
Histoire physiologique et chimique d'un flambeau ou bougie de cire, fin.—R. P. J. CARRIER C. S. C.....	6
Hygiène (L') dans l'éducation.—DR J. I. DESROCHES.....	200
Indépendance (L') du Saint-Siège.—J. A. HÉLIE.....	477
La croix et le manitou.—L. PH. SYLVAIN.....	148
Légende de Saint Nicolas (vieux vers français).—.....	577
Limoilou (Poésie).—W. CHAPMAN.....	129
Maisonnette et les origines de Montréal.—WILLIAM BAKER.....	721
Mauvais Livres et mauvais feuilletons.—LOUIS FRANC.....	194
Mémoires (Les) de Saint-Simon et le P. Le Tellier.—JULES JETTÉ, S. J.....	130
Musique (La) et les noëls populaires.—ERNEST GAGNON.....	705
Noëlet (Les) (feuilleton).—RENÉ BAZIN.....	108, 165, 228, 302, 368, 429, 490, 559
Notes sur Jersey.—LOUIS LALANDE S. J.....	676
Observations sur l'étude archéologique du Dr. Dionne.—PAUL DE CAZES.....	665
Parents pauvres (feuilleton).—X.....	47
Protestantisme (Le) français en dissolution.—H.....	427

REVUE CANADIENNE

Quatorze jours sur une banquise.—N. E. DIONNE.....	278
Recueil littéraire (critique).—X.....	299
Reine (La) d'Hawaï.—G. SAUVIN.....	536,601
Rêveur indolent (poésie).—A. J. L. ANGERS.....	193
Rousseau (J. J.) et la Révolution en France.—A. DE B.....	257
Sabots(Les) de Pierre, (conte de Noël).....	734
Satire du XVIIIe siècle.—MME DE MAINTENON.....	385
Varia.—DR. Q.....	672,737
Vétéran (Un dernier), (poésie).—A. J. L. ANGERS.....	66
Villa (La) de la Brocquerie.—LOUIS LALANDE, S. J.....	153
Voyage (Un) au Lac Saint-Jean.—PIERRE TRUDEL.....	86,140

NÉCROLOGIE

L'ory (R. P. Hippolyte, S. J.).—ADRIEN DE BONPART.....	283
--	-----

BIBLIOGRAPHIE.

Documents inédits sur le colonel de Longueuil.—MONONGALCHA DE BEAUJEU...	639
Histoire du Collège Saint-Jean de Fordham, N. Y. GAFFNEY TAFFE.—.....	638
Littérature (La) en Canada, F. A. Baillargé.—M.....	255
Nouvelle-France (La) de Cartier à Champlain, N. E. DIONNE.—B.....	508
Nouveau chemin de la croix, A. B. ROUTHIER.—D-Y.....	447
Trois apôtres de la Nouvelle France.—A. C.....	192
Vie et ouvrages de Samuel de Champlain.—N. E. DIONNE.—B.....	511